



## Francophones sans frontières

**A**u cours de son histoire, *Le Délit* a effectué des changements à sa structure, à ses manières d'opérer, ou encore dans le contenu qu'il produisait. Si une chose n'a jamais changé au *Délit* depuis sa fondation en 1977, c'est son amour irréductible pour la langue française. En tant qu'unique journal francophone de l'Université McGill, *Le Délit* exerce chaque semaine un mandat clair : donner une voix à la communauté francophone de l'Université McGill et faire rayonner la langue française sur le campus. Ce jeudi 20 mars, nous fêterons la Journée internationale de la Francophonie, afin non seulement de souligner la richesse de la plus belle langue du monde, mais aussi de célébrer la culture québécoise, fondamentalement francophone. Cette journée nous donne l'occasion de mettre en avant les interrogations et les enjeux qui habitent la communauté francophone de McGill, notamment en matière de politique linguistique, d'enseignement et d'immigration.

L'enseignement supérieur a été au cœur de la politique linguistique du Québec dans la dernière décennie, et de manière encore plus probante au courant des deux dernières années. Afin de préserver la langue française, le gouvernement a mis en place un plan d'action visant à réguler le flux d'étudiants étrangers. À ce sujet, la province mène le combat sur deux fronts : une incitation aux étudiants francophones à venir étudier au Québec, et un découragement à ceux qui ne le sont pas. Du côté de la carotte, Québec a signé des ententes de mobilité étudiante avec la France en 2015 et la Belgique en 2018, permettant aux étudiants de ces pays de venir étudier au Québec avec des traitements préférentiels, notamment pour des frais de scolarité bien moins élevés que les autres étudiants internationaux. Le bâton, lui, est venu l'année passée, lorsque le gouvernement de François Legault a pris des mesures strictes contre les universités anglophones du Québec en augmentant considérablement les frais de scolarité des étudiants canadiens anglophones provenant d'autres provinces. Cette décision a déjà des conséquences importantes sur notre université, qui a annoncé devoir faire des coupes budgétaires majeures le 10 février dernier.

D'une certaine manière, la politique du gouvernement a fonctionné : si les universités anglophones du Québec ont d'abord exprimé leur mécontentement, elles se sont finalement pliées aux demandes du gouvernement. Dès 2025-2026, 80% des étudiants non québécois devront atteindre un niveau intermédiaire de français oral au terme de leurs études, et McGill commence déjà à ajuster le tir pour que ses étudiants répondent à ces exigences.

### La francophonie : plus que ça!

Vouloir préserver la francophonie en augmentant le nombre d'étudiants francophones dans les universités québécoises est une politique qui doit être mise de l'avant. Cependant, nous sommes de l'avis qu'elle ne va pas assez loin. Si cette mesure a bénéficié de nombreux étudiants français et belges (dont plusieurs éditeurs du *Délit* et moi-même font partie), elle exclut

une grande partie de la francophonie. Oui, la francophonie ne se limite pas à la Belgique et la France, qui représentent à eux deux bien moins de 100 millions de locuteurs. La francophonie, c'est 321 millions de locuteurs sur cinq continents différents, et près de 60 % de ces derniers vivent en Afrique et au Proche-Orient. Si l'objectif premier de la politique linguistique du Québec pour l'enseignement supérieur est d'encourager la venue d'étudiants francophones, les mesures actuelles ne le reflètent pas de manière complètement intégrée.

Pour réellement inciter sans discrimination la venue d'étudiants francophone, une mesure optimale accorderait des tarifs préférentiels à tout détenteur d'un diplôme d'étude secondaire de langue française, comme le baccalauréat français (qui n'est pas passé qu'en France), l'examen national du Sénégal ou encore le baccalauréat algérien. Cela diminuerait l'importance de la diplomatie ou de la nationalité, et refocaliserait la politique de préservation linguistique québécoise sur son essence : la langue française.

Le 16 mars dernier, à la suite d'un entretien avec le nouveau premier ministre Mark Carney, François Legault a considéré dans une publication sur Instagram que la « réduction du nombre d'immigrants temporaires au Québec » était un « enjeu vital » pour la province, et une mesure nécessaire pour « protéger l'avenir du français ». Ces commentaires de la part du premier ministre québécois méritent d'être adressés en deux temps. Premièrement, l'immigration temporaire n'est néfaste au français que dans la mesure où c'est une majorité anglophone qui la constitue. Deuxièmement, l'immigration temporaire francophone, au contraire, serait bénéfique pour l'avenir de la langue officielle. Soyons clair, l'enjeu ici n'est pas celui de l'immigration, mais bien celui de la langue. Bien que les deux soient reliés, il convient de savoir mettre de l'ordre dans ses priorités. La politique linguistique est ce qui doit influencer la politique migratoire, et non l'inverse.

La question de la préservation de la langue française est complexe et notre éditorial ne vise pas à lui donner une solution. En revanche, sans vouloir faire de conclusions hâtives, il est indéniable que l'immigration peut être une avenue de préservation pour la langue française au Québec. Il faut pour cela ouvrir les yeux sur la réelle diversité que représente la francophonie, qui fait la richesse de bien d'autres nations que le Québec, la France ou la Belgique. La survie de la francophonie québécoise est un combat pour lequel le Québec ne peut se permettre de renier de précieux alliés sur la seule base de leur origine! Le thème du dernier sommet de la francophonie était : « Créer, innover et entreprendre en Français ». Le gouvernement québécois devrait utiliser cet esprit d'innovation et repenser ses politiques d'enseignement supérieur et d'immigration, afin de réellement s'ouvrir aux richesses de la francophonie. ☹

VINCENT MARAVAL  
Rédacteur en chef

**Venez nous rendre visite!**  
au bâtiment de l'AEUM de 13h à 16h



**JEUDI 20 MARS**

dans le cadre de la Journée Internationale de la Francophonie  
et de la Francofête organisée par McGill

Minis-jeux, quiz sur le  
journalisme, accès à nos  
archives, discussions avec  
nos éditeurs et éditrices...

### RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107  
Montréal (Québec) H3A 1B5  
Téléphone : +1 514 398-6790

### Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com  
Vincent Maraval

### Actualités

actualites@delitfrancais.com  
Titouan Paux  
Mathieu Juge  
Eugénie St-Pierre

### Culture

artsculture@delitfrancais.com  
Harantxa Jean  
Béatrice Poirier-Pouliot

### Société

societe@delitfrancais.com  
Jeanne Marengère  
Antoine Proulx

### Bien-être

bienetre@delitfrancais.com  
Adèle Doat  
Layla Lamrani

### Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com  
Jade Lè

### Visuel

visuel@delitfrancais.com  
Stu Doré  
Eileen Davidson

### Photographe

visuel@delitfrancais.com  
Toscane Ralaimongo

### Coordonnateur-riche-s de la correction

correction@delitfrancais.com  
Malo Salmon  
Juliette Elie

### Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com  
Camélia Bakouri  
Elie Nguyen

### Contributeur-riche-s

Ema Sédillot-Daniel, Charlotte Livingston, Jade Thomas, Gabrielle Rochon, Rosalie Nardelli, Marie-Pier Demers, Éloïse Schlachet, Caroline Thibault

### Couverture

Eileen Davidson

### BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26  
Montréal (Québec) H3A 0E7  
Téléphone : +1 514 398-6790  
ads@dailypublications.org

### Publicité et direction générale

Letty Matteo

### Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

### Support graphique et technique

Alice Postovski

### Comptable

Boris Shedov

### The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com  
Andrei Li

### Conseil d'administration de la SPD

Andrei Li, Sena Ho, David Choi, Jade Lè, Vincent Maraval, Letty Matteo, Raphael Miro

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. *Le Délit* est indépendant de l'Université McGill.

*Le Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeur-riche-s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

*Le Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Daily* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

## La sélection d'actus du *Délit*

### RESTRICTION DE L'ITINÉRANCE DANS LE MÉTRO MONTRÉALAIS

Le jeudi 13 mars, la Société des Transports de Montréal (STM) a annoncé une mesure visant à interdire le « flânage » dans ses stations de métro et leurs entrées. Selon la STM, cette décision vise à « améliorer le sentiment de sécurité, la propreté des stations et à faciliter la fermeture des installations la nuit, tout en maintenant la fluidité du transport ».

Cette décision semble principalement cibler la population itinérante de la ville, qui trouve souvent refuge dans les stations de métro pendant l'hiver. Désormais, les constables spéciaux de la STM auront le pouvoir d'expulser les « flâneurs » sans avoir à fournir d'explications. Cette nouvelle mesure s'accompagne d'une augmentation de la présence policière, effective depuis le 7 février, qui inquiète de nombreux observateurs.

Jade, étudiante de McGill qui fréquente quotidiennement la station Atwater, témoigne qu'il y a « toujours des personnes sans-abri à la station ». Celle-ci est en effet connue comme étant une des stations attirant le plus grand nombre de personnes sans domicile fixe. Elle raconte également avoir vu beaucoup plus de constables spéciaux dans le métro depuis quelque temps. Si elle précise qu'elle « évite de prendre le métro la nuit » et qu'elle « fait attention », elle souligne aussi qu'elle habite à proximité de la station depuis trois ans, sans avoir jamais rencontré de problème avec les sans-abris. « Je ne trouve pas cela justifié de leur demander de partir, alors que c'est encore l'hiver... », confie-t-elle. Un sentiment partagé par plusieurs autres usagers qui jugent cette mesure excessive, tout particulièrement en période hivernale.

La Ville de Montréal a également annoncé qu'elle prolongera jusqu'à la fin avril la période d'ouverture de ses deux haltes-chaleur, Lucien-Saulnier et Saint-Laurent. Bien que les mesures de la STM visent à rendre les transports publics plus sûrs et agréables pour tous les usagers, elles soulèvent des interrogations sur leur impact social. Les mesures, qui seront appliquées jusqu'à la fin avril, remettent en question l'efficacité de la réponse apportée à la crise de l'itinérance à Montréal.



### LA FIN DE LA TAXE CARBONE AU CANADA

Le vendredi 14 mars, le jour même de son assermentation en tant que nouveau chef du Parti libéral du Canada et premier ministre du pays, Mark Carney a signé un décret pour supprimer, à compter du 1er avril, la taxe carbone. Cette décision marque sa première action en tant que premier ministre et pourrait avoir un impact considérable sur les Canadiens.

Lors de l'annonce de cette décision, Carney a tenu à rassurer les Canadiens inquiets des conséquences de l'élimination de la taxe : « Cette mesure fera une réelle différence pour ceux en difficulté, tout en faisant partie d'un ensemble de politiques visant à lutter contre le changement climatique, à renforcer la compétitivité de nos entreprises et à soutenir le progrès de notre pays (tdlr). » Il a annoncé que le prix à la pompe allait baisser de façon considérable, et que d'autres initiatives seraient mises en place pour continuer à lutter contre les émissions de gaz à effet de serre – mentionnant notamment des mesures incitatives pour encourager les Canadiens à adopter des comportements plus écologiques, en particulier en ce qui concerne les consommateurs.

Or, les militants pour l'environnement craignent malgré tout les effets potentiellement néfastes de cette mesure. Selon Eulalie Reesink-Babillon, coordinatrice de la mobilisation au sein de l'organisation environnementale *Last Generation* à Ottawa, « il faut que Carney comprenne que la crise climatique pose un danger immédiat, et que ses politiques doivent être encore plus radicales que celles de Trudeau. Enlever la taxe carbone crée un précédent dangereux pour Carney ; c'est synonyme de négliger la sécurité des Canadiens ».

Cela fait plusieurs années que le Parti conservateur milite pour l'abolition de la taxe carbone, avec le célèbre slogan « *axe the tax* » de Pierre Poilievre. Cette taxe avait été introduite par l'ancien premier ministre Justin Trudeau en 2019, dans le but de réduire les émissions de gaz à effet de serre et d'encourager les Canadiens à adopter des pratiques plus écologiques. La décision de Carney marque un tournant dans la politique canadienne : entre impact économique et objectifs environnementaux à long terme, seul le futur saura nous révéler l'impact d'une telle décision.



### VERS UNE TRÊVE DANS LA GUERRE RUSSO-UKRAÏNIENNE?

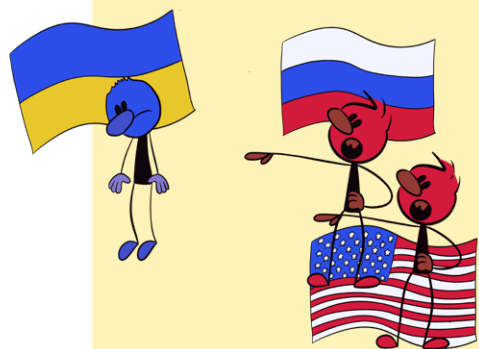
Le mardi 11 mars, l'Ukraine a accepté un projet de cessez-le-feu de 30 jours avec la Russie, sous la pression du président américain Donald Trump, à condition que la Russie y consente également. Le 14 mars, Donald Trump a déclaré sur le réseau social Truth Social : « Nous avons eu de très bonnes et productives conversations avec le président russe Vladimir Poutine, et il y a une très forte probabilité que cette guerre sanglante puisse enfin prendre fin. »

Toutefois, bien que Vladimir Poutine ne s'oppose pas formellement à une trêve, le président russe a exprimé des réserves en soulignant qu'il restait « des nuances » à considérer avant d'accepter. Il a notamment précisé que les prochaines étapes vers un cessez-le-feu dépendraient de la libération de la région frontalière de Kursk, occupée partiellement depuis le mois d'août par l'armée ukrainienne.

Face à cette incertitude, Keir Starmer, le premier ministre britannique, a convoqué un sommet virtuel le 15 mars, réunissant une trentaine de dirigeants alliés de l'Ukraine. Parmi les participants figuraient des représentants de nombreux États européens, de pays membres de l'OTAN et de la Commission européenne.

Au cours de cette rencontre, les dirigeants ont insisté sur la nécessité de renforcer la pression exercée sur la Russie afin de mettre fin à ce conflit de manière définitive. « La balle est dans le camp de la Russie », a affirmé Keir Starmer, soulignant que la Russie devait « tôt ou tard s'engager dans des négociations sérieuses ». De son côté, Emmanuel Macron, le président français, a ajouté que Vladimir Poutine cherchait à « tout obtenir avant de négocier », précisant que la Russie « ne semblait pas véritablement désireuse de la paix ».

La situation demeure donc complexe, et la fin de la guerre reste incertaine, malgré les appels croissants à la négociation.



# La Francofête 2025 : célébrer le français à McGill

## La Francofête comme espace de dialogue.

Depuis le 10 mars dernier, McGill voit son campus baigné dans la langue française à travers la Francofête, un événement qui vise à mettre en valeur la francophonie, et qui se clôturera le 21 mars prochain. La Francofête, organisée par l'initiative Vivre McGill en français, comprend des activités variées, telles qu'un concours d'écriture, un rallye dans Montréal, un championnat de débat et bien d'autres événements mettant en valeur la richesse de cette langue.

Malgré une francophonie décriée comme étant en déclin à Montréal, et plus largement au Québec, ce phénomène risque de s'inverser au cours des prochaines années sur le campus de McGill. L'annonce

protéger la langue française, aura des répercussions considérables sur l'écosystème linguistique de l'université McGill. Avec un plan sur trois ans pour mener 40% de ses élèves au niveau 6 (sur une échelle allant jusqu'à 11) en français, la francophonie au sein de l'université va devoir progresser pour atteindre cet objectif. Une partie importante du corps étudiant avait protesté contre ces mesures par l'organisation de multiples manifestations.

C'est dans ce climat de tensions que la Francofête prend tout son sens. Faire usage de festivités pour célébrer la langue française et en faire un vecteur d'unité plutôt que de provoquer des clivages. Mais alors, comment est-ce que

français et membre du comité d'organisation de la Francofête répond : « Dans une université anglophone, le français peut être un puissant vecteur de diversité et d'inclusion en offrant un espace d'expression et de reconnaissance des francophones et francophiles où se côtoient des identités di-

ces festivités, Marion Vergues explique : « L'Université McGill est fièrement ancrée dans la pluralité montréalaise et compte nombre de francophones, de francophiles, d'étudiants et d'étudiantes faisant preuve d'une grande curiosité intellectuelle, linguistique et culturelle envers le français. Si la Francofête

photographie), organisé par le Centre d'enseignement du français à travers tout Montréal, survenu le 14 mars. A travers différentes activités et défis, l'objectif était de faire découvrir aux participants la ville dont les nombreuses influences internationales font la force, mais qui reste profondément ancrée dans

**« Nous avons aussi voulu refléter la diversité de l'université, mais aussi sa rigueur intellectuelle, avec des volets thématiques, à l'image d'un colloque en quelque sorte. Le but pour les années à venir : reprendre ce modèle, cette signature, et offrir encore davantage d'activités »**

Manon Gadbois, responsable de l'initiative Vivre McGill en français

**« Dans une université anglophone, le français peut être un puissant vecteur de diversité et d'inclusion en offrant un espace d'expression et de reconnaissance des francophones et francophiles où se côtoient des identités diverses »**

Marion Vergues, directrice du Centre d'enseignement du français

du 13 octobre 2023 par le gouvernement québécois de doubler les frais de scolarité pour les étudiants détenteurs du statut « Canadien non québécois », dans le but de

le français peut être un vecteur de diversité et d'inclusion dans une université anglophone? Marion Vergues, directrice du Centre d'enseignement du

verses, à l'image du comité organisateur de la Francofête. Ce modèle d'action partenariale est essentiel pour valoriser le fait français mcgillois dans toute sa diversité. »

Depuis 2004, la Francofête gagne en popularité, initialement victime d'un succès mitigé. La création en 2007 de la Commission des affaires francophones a permis de métamorphoser ces festivités, les rendant bien plus attrayantes. Au lieu de la traditionnelle série d'événements culturels échelonnés sur un mois, la Francofête se tient désormais sur une période réduite, mais plus intense, avec des événements quotidiens. Interrogée sur l'importance de la tenue de

existe au Québec depuis 1997, elle est présente à McGill depuis 2004, à l'initiative de l'AEUM. Autant dire combien cette initiative revêt une importance capitale, et tout aussi pertinente dans le contexte actuel. »

En effet, les organisateurs de la Francofête insistent sur l'ouverture de l'événement à tous les profils, de fervents francophones, dont le français est la langue natale, jusqu'aux anglophones et à ceux qui font simplement preuve de curiosité et désirent en apprendre un peu plus sur la francophonie. La Francofête est ainsi un événement inclusif qui se vit à travers la communauté mcgilloise. Manon Gadbois, responsable de l'initiative Vivre McGill en français et coordonnatrice de programmes en français langue seconde, explique que ce sont les étudiants, peu importe leurs milieux et leurs expériences, qui donnent vie à l'événement, « en participant, en animant, en découvrant ce qui se fait ici, en partageant leurs parcours, leurs expériences, et leur amour de la langue. »

La pluralité des événements proposés au cœur de cette édition de la Francofête reflète cette volonté d'explorer chaque facette linguistique du français. Manon Gadbois affirme que « notre diversité, c'est ce qui fait notre force et notre richesse comme université anglophone. Cette diversité est multiple : culturelle, linguistique, de genre, de l'âge et des formats de diffusion de la langue, la littérature, le théâtre, la poésie, entre autres. La langue peut aussi être plurielle avec l'écriture inclusive et neutre, par exemple ».

Tous les moyens sont bons pour faire rayonner la francophonie, et les organisateurs font souvent preuve d'originalité. C'était le cas pour le rallye de la Francofête (voir

une tradition francophone. Avec pour point de départ le Centre des mémoires montréalaises, et passant du Vieux-Montréal au quartier chinois, le rallye a vu plusieurs équipes de 3-4 personnes étudier des indices liés aux facettes historiques et culturelles de Montréal.

La Francofête 2025 paraît jusqu'ici comme un franc succès. Elle devient un moyen de réconciliation avec le français, au cœur d'une époque marquée par les clivages dus aux mesures gouvernementales visant à sécuriser la langue au détriment de la diversité. McGill devra faire des efforts conséquents pour surmonter ces changements, maintenir sa réputation à l'international et concilier intégration de la culture québécoise et attractivité. Des initiatives comme la Francofête permettent de nous rappeler que le français est avant tout une langue culturellement riche qui a le potentiel d'unir.

Manon Gadbois conclut : « Cette année, nous avons mis de l'avant un nouveau format. Tout d'abord, la création d'un comité organisateur afin d'en faciliter la gestion et créer davantage de partenariats aussi bien en interne qu'en externe. Nous avons aussi voulu refléter la diversité de l'université, mais aussi sa rigueur intellectuelle, avec des volets thématiques, à l'image d'un colloque en quelque sorte. Le but pour les années à venir : reprendre ce modèle, cette signature, et offrir encore davantage d'activités. »

TITOUAN PAUX  
MATTHIEU JUGE  
Éditeurs Actualités



TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT

# Conversation avec Deep Saini

## Discussion avec une étudiante pour la Francofête 2025.

Le 12 mars dernier, j'ai participé à une discussion filmée avec le recteur de McGill, Deep Saini, pour promouvoir la Francofête 2025. Curieuse d'en apprendre plus sur l'un des personnages clés de notre Université, j'ai rapidement constaté qu'au-delà

de son rôle à McGill, il possède une riche expérience en tant que père, recteur, enseignant et personne immigrante.

C'était important pour moi de trouver un angle de questions qui permettrait à Deep Saini de ra-

conter un peu plus son histoire à la communauté mcgilloise, tout en continuant de se focaliser sur le rôle du français à McGill. Avec l'aide et le soutien du professeur Pascal Brissette, directeur du programme d'études sur le Québec, ainsi que de Stéphan Gervais, coordonnateur scientifique des études québécoises, j'ai préparé une discussion dans le thème de la Francofête 2025. Mes questions ont porté sur le parcours de Deep Saini, ses divers rôles, ainsi que sur sa perception de l'importance de la francophonie, tant sur le plan personnel qu'institutionnel pour McGill. Ce fut une excellente occasion d'en apprendre plus sur un homme qui est l'un des symboles majeurs de notre université.

### Un retour sur notre discussion

Depuis le début de son mandat, le recteur fait face à de multiples défis, dont notamment celui de la place de la langue française à McGill. Ayant un solide parcours académique à l'international, Deep Saini a vécu des expatriations enrichissantes aux quatre coins de la planète, que ce soit au Canada, en

Australie ou en Inde. Après avoir quitté l'Inde pour faire son doctorat en biologie végétale, il s'installe à Adélaïde, en Australie, où il reviendra, 30 ans plus tard, comme recteur de l'Université de Canberra en 2016. Il arrive au Canada en 1982, d'abord en Alberta, pour un postdoctorat. Il entame alors une série de déménagements à travers plusieurs provinces, occupant divers postes de professeur et, dans certains cas, de recteur, notamment à l'Université de Toronto, Dalhousie, Waterloo et à l'Université de Montréal.

Au bout de quelques heures passées avec le recteur, j'ai été surprise d'apprendre que non seulement il possède une bonne maîtrise de la culture québécoise, qu'il est fier d'avoir intégrée au fil des années, mais qu'il considère aussi que le français a un rôle crucial au sein de l'Université McGill. Que ce soit par son amour pour la chanson *Je reviendrai à Montréal* de Robert Charlebois, ses connaissances sur Jean Chrétien ou encore son attachement à l'art de l'improvi-

sation francophone, découvert lors de ses premières années à l'Université de Montréal, Deep Saini affiche son amour et son intérêt pour la culture québécoise de multiples façons. J'ai trouvé intéressant d'écouter son récit sur son arrivée au Canada.

Malgré son rôle à la tête d'une institution de renommée internationale comme McGill, Deep Saini s'est montré accessible et ouvert. Au cours de cette discussion, j'ai pu explorer des facettes de notre recteur qui ne sont pas souvent mises en lumière, ainsi que ses liens et son affection pour la culture québécoise et la francophonie.

La vidéo de l'entrevue sera publiée en ligne le 20 mars pour célébrer la Journée internationale de la Francophonie, dans le cadre de la Francofête et de la série *Entretien sur les campus*. Vous pourrez visionner cette discussion sur les réseaux sociaux de McGill. ☺

EMA SÉDILLOT-DANIEL  
Contributrice



ROSALIE NARDELLI

# L'art de convaincre

## Deuxième tour du concours d'éloquence de McGill.

Ce vendredi 14 mars, le club francophone d'éloquence de McGill organisait le deuxième tour de la première édition de son concours. Au rez-de-chaussée du bâtiment Leacock, huit étudiant·e·s construisaient en une trentaine de minutes leur argumentaire pour répondre aux questions suivantes : « Le conformisme est-il un moteur ou un frein? », « La passion est-elle solitaire? », « Le collectif est-il un refuge ou une prison? », « L'union dépend-elle d'une seule voix? ». Les participant·e·s se sont ensuite affronté·e·s au sein de joutes verbales par binôme. Le mois dernier, ils·elles avaient été sélectionné·e·s parmi une dizaine de candidat·e·s lors du premier tour en défendant leur plaidoirie sur le thème « L'un dans le Tout : Cohabiter entre Soi et le Monde ».

### Une opportunité de s'exprimer en français à McGill

Le *Délit* s'est entretenu avec Salomé Bourdet, actuellement vice-présidente et chargée des affaires internes de McGill Éloquence. En février 2024, elle a fait partie des quelques étudiant·e·s qui ont donné naissance à l'association. Elle raconte avoir constaté en arrivant à McGill un manque de « structures où s'ex-

primer en français ». Le club a alors pris ancrage dans ce qu'elle décrit comme « une volonté générale à McGill de développer davantage d'opportunités pour les francophones ». Les jurys de chacun des tours étaient composés d'une avocate, d'un animateur radio et de professeur·e·s et doctorant·e·s en français et en droit, comme Élisabeth Veilleux, Jérémie Torres-Ceyte ou Célia Hadid. Ils·elles ont unanimement exprimé leur engagement à soutenir les initiatives faisant la promotion de l'usage de la langue française sur le campus.

Tao Ramiandrasoa, participant du concours et désormais finaliste, nous explique pourquoi il s'est inscrit : « Comme on est

« Comme on est dans un univers anglophone où on parle en permanence anglais [...] ça me donnait un cadre dans lequel parler et produire des écrits plus académiques en français »

Tao Ramiandrasoa, finaliste du concours

« Comme on est dans un univers anglophone où on parle en permanence anglais [...] ça me donnait un cadre



TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT

bien que le français soit la langue maternelle de la totalité des participant·e·s du concours, « le club aimerait attirer de plus en plus de gens dont ce n'est pas forcément la première langue mais qui souhaitent prendre confiance, développer leurs compétences » ou simplement se familiariser avec son usage.

### Plus qu'une pratique formatrice

Être à l'aise à l'oral, c'est un atout au quotidien et « prendre confiance » est un des enjeux de la

discipline de l'éloquence. Salomé explique que l'association aspire à mettre à disposition des étudiant·e·s qui le souhaitent les clés nécessaires pour se démarquer en entretien d'embauche, lors d'une présentation orale en cours, ou en postulant en maîtrise.

Mais au-delà de son aspect pratique, l'éloquence est un art ; celui de manier les mots pour convaincre, d'user les procédés rhétoriques pour réfuter, d'exploiter les regards, les silences, la gestuelle, les intonations, l'humour. Chacun des ateliers bi-mensuels tenus par McGill Éloquence se concentre sur un de ces points. Au semestre d'automne, les membres ont participé au procès fictif d'Ass-térix et Obélix, et des ateliers sur la narration et l'utilisation du ton sont proposés ce semestre.

La finale du concours aura lieu le vendredi 4 avril et sera ouverte au public! Salomé espère que cette édition sera la première d'une « série de concours annuels » et que l'association sera bientôt capable de prendre part à des compétitions inter-universités au Canada, voire peut-être en France. ☺

TOSCANE RALAIMONGO  
Photographe

## La survie et l'épanouissement de la francophonie à McGill

Regard sur 200 ans de résistance.

ANTOINE PROULX  
Éditeur Enquête

La tumultueuse histoire de la langue française à McGill s'inscrit dans un débat endémique à la société québécoise. L'institution académique, héritage d'un controversé marchand de fourrures écossais, est une destination majeure de l'innovation intellectuelle québécoise — et ce, en anglais, depuis 1821. La majorité francophone de la province n'a pas toujours vu d'un œil favorable la présence de l'université sur son territoire, lui attribuant un tort irréparable à la cause de la protection de la francophonie et à l'accès univer-

versité au sein de laquelle le français a laissé une trace indélébile. Naviguant au travers des remous politiques et de l'évolution culturelle et linguistique de notre province, apprenons ensemble l'histoire de notre langue officielle à McGill. Retour sur 200 ans de combats, de négociations et d'apprentissages grâce aux archives de la BANQ et de McGill.

### Siméon Pagnuelo - Assujettir McGill aux institutions québécoises (1886)

La défense du français hors des murs de McGill précède bien entendu sa valorisation au sein de l'établissement. Dans un Canada nouvellement formé, le Québec

Une lettre ouverte publiée en mars 1886 par Siméon Pagnuelo, en réponse à Sir William Dawson et James Ferrier, critique l'attaque de ce dernier sur l'examen du Barreau québécois — institution francophone à laquelle tous les avocats sont assujettis. Dans ce document d'archives, Pagnuelo défend la pertinence de l'examen obligatoire et raffermit la dominance du français dans la société québécoise — alors que MM. Dawson et Ferrier reprochent au Barreau de persécuter la minorité anglophone. On observe dès lors une mise en opposition des communautés linguistiques majoritaires de Montréal, un combat bien plus profond que celui de l'accrédita-

tion professionnelle, et, par le fait même, la langue qui le sous-tend.

### Opération McGill Français : rendre McGill et l'éducation universitaire accessibles aux Québécois (1969)

La montée d'un certain nationalisme francophone québécois de l'éducation atteint son paroxysme en 1969, simultanément à la Crise de Saint-Léonard (*Bill 63*). À l'époque, de nombreux débats de société font rage quant au financement et à l'encouragement d'une éducation primaire et secondaire en anglais, notamment chez les immigrants d'origine italienne peuplant Saint-Léonard, quartier de l'est de l'île de Montréal. La majorité québécoise francophone défend l'adoption d'un système unilingue, toujours dans un objectif de valorisation de la langue et de protection de l'identité québécoise. Le ressentiment exprimé par les Québécois francophones n'ayant pas un accès équitable à l'éducation universitaire est le miroir d'un combat social opposant une classe gouvernante anglophone aux travailleurs francophones. Les textes d'époque relatent la montée d'un sentiment d'injustice, qui culmine en la cruciale (mais trop souvent oubliée) Opération McGill Français. Cette

manifestation prônant l'accès des francophones à l'Université McGill est la plus importante enregistrée au Québec depuis la Seconde Guerre mondiale. Il faut savoir qu'à l'époque, les Montréalais francophones n'ont accès qu'à une seule université offrant un cursus dans leur langue, — l'Université de Montréal — et comptent pourtant plus de diplômés des études postsecondaires que leurs homologues anglophones. C'est donc pour démocratiser l'éducation universitaire et déloger la mainmise de l'anglais sur l'Université que plus de 10 000 Québécois (15 000 selon les sources francophones, 7 000 selon l'Université) prennent d'assaut les rues. Résultat? Un an plus tard, McGill accepte enfin la remise de travaux en français, permettant donc le système de remise bilingue qui bénéficie à un pourcentage conséquent d'élèves d'hier et d'aujourd'hui. Côté gouvernemental, l'Université du Québec (UQAM, UQAC et toutes autres déclinaisons) voit le jour, répondant aux requêtes des cégépiens victimes de la raréfaction des places universitaires. Cette période marque le début d'une série d'accommodements raisonnables de McGill envers les

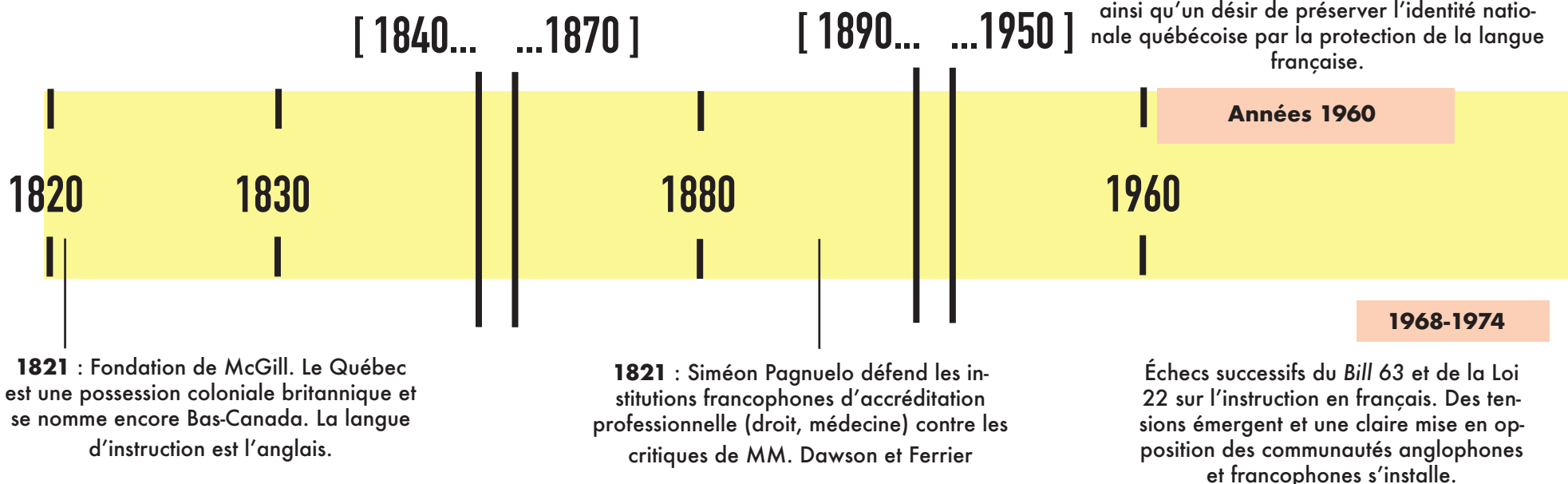
« Chef-lieu tantôt du colonialisme britannique, puis de l'intelligentsia anglo-saxonne, l'Université McGill est aujourd'hui un lieu où règne une impressionnante diversité au sein de laquelle le français a laissé une trace indélébile »

sel à l'éducation universitaire. Chef-lieu tantôt du colonialisme britannique, puis de l'intelligentsia anglo-saxonne, l'Université McGill est aujourd'hui un lieu où règne une impressionnante di-

tente d'asseoir l'utilisation systématique du français — par exemple dans ses ordres professionnels — ce qui est loin de faire l'unanimité chez les administrateurs et diplômés de l'Université McGill.

tion professionnelle : la tension est palpable. Pagnuelo défend le français et sa place dans le Québec alors que MM. Dawson et Ferrier revendiquent la souveraineté éducative de leur établis-

Révolution tranquille. Plusieurs réformes sociales sont mises en place par l'administration Lesage. Montée du mouvement indépendantiste québécois ainsi qu'un désir de préserver l'identité nationale québécoise par la protection de la langue française.



francophones de la province — une lente évolution vers l'égalité des chances dans l'éducation supérieure.

**Création du *Délit* et Loi 101 : le français prend de la place (1977)**

*Le Délit*, unique journal francophone de l'Université McGill, est publié pour la première fois en 1977 — année coïncidant avec la ratification de la Loi 101 faisant du français la langue d'usage protégée du Québec. Depuis sa création, *Le Délit* donne une voix aux étudiants francophones et permet une presse réellement libre et représentative de la population étudiante mcgilloise. En effet, au courant des années 1970, McGill voit le nombre de francophones inscrits croître pour atteindre 20% du corpus — statistique similaire aux informations divulguées par l'université pour l'année 2024-25. Cette année-là, 20% des étudiants affirment parler le français comme langue maternelle et plus de la moitié révèlent être capable de parler et de comprendre le français. Une nette amélioration depuis les années 1970, alors que la Loi 101 exclut McGill de son champ d'application et donc ne peut forcer l'établissement à adopter le français comme langue d'enseignement.

Néanmoins, plusieurs balises et règles relatives à l'emploi sont mises en application, interdisant

compétence en anglais. Au fil des années, cette mesure bénéficie certes aux francophones, mais aussi aux professeurs de partout dans le monde voulant contribuer à la richesse intellectuelle de l'université. Armé à présent d'un journal hebdomadaire tiré à plusieurs milliers d'exemplaires et d'une protection de son droit à l'emploi et à l'étude en français, l'étudiant francophone peut à présent survivre et prospérer à McGill.

**Création du portail « Vivre McGill en français » (2015)**

Maintenant qu'une équité — du moins dans la Charte constitutive de McGill — est atteinte, l'Université se lance dans des activités de valorisation du français. L'idée novatrice de l'administration? Amener le français à la communauté anglophone montréalaise et internationale par le biais d'activités diverses et de programmes d'attestation d'apprentissage du français. Les francophones semblent avoir gagné énormément de terrain depuis 1821, tellement qu'il est maintenant question de faire du français une langue attirante pour les étudiants partout dans le monde. L'université, très loin de son passé discriminatoire, abrite notamment la Commission des affaires francophones (CAF), organisation s'occupant de la protection des droits des francophones à McGill. D'un point



disponibles en français. C'est le cas notamment de la Faculté de droit, fait qui rendrait sûrement Siméon Pagnuelo très fier d'avoir résisté à l'opposition à l'institution fran-

sules linguistiques, culturelles et touristiques sur le français et la ville de Montréal, prenant l'initiative de présenter avec précision l'importance du français hors du microcosme mcgillois. Une récente campagne publicitaire illustre également le bon vouloir de McGill, valorisant son « French side » et voulant montrer hors de tout doute la réelle inclusion de la francophonie entre ses murs.

**Francofête 2025!**

Ce bref résumé historique de quelques passages marquants de la francophonie à McGill vise à dé-

montrer toute l'importance de la Francofête organisée par l'université dans l'intégration des francophones, mais aussi du français dans son quotidien. 200 ans d'histoire, de querelles, de manifestations... et pourtant, le français a réussi à se frayer une place dans le monde anglophone de McGill, faisant d'elle une université réellement bilingue. Continuez d'exercer vos droits et de collaborer avec l'université dans ses activités de valorisation de la langue officielle! ☺

\*La Francofête se tient du 10 au 21 mars prochain.

**« Cette période marque le début d'une série d'accommodements raisonnables de McGill envers les francophones de la province — une lente évolution vers l'égalité des chances dans l'éducation supérieure »**

par exemple la discrimination à l'embauche de quelqu'un pour sa

de vue éducatif, plusieurs facultés offrent des cours ou des programmes

cophone du Barreau! Le portail se consacre aussi à la création de cap-

**1970** : Le droit de remettre des travaux universitaires en français est enchâssé dans la Charte de l'Université McGill.

**1977** : *Le Délit*, tribune journalistique francophone irréductible publiée de manière hebdomadaire, voit le jour!

**2017** : On note un regain de fougue du microcosme francophone à McGill, avec la renaissance de la Commission des affaires francophones, engagée dans la protection des droits des étudiants francophones.

1970

1980

1990

2000

2010

2020

**1969** : L'Opération McGill Français est mise en œuvre suivant des manifestations visant la francisation de l'Université McGill afin de faciliter l'accès à l'établissement à la communauté francophone.

**1977** : La Loi 101 et la Charte de la langue française font du français l'unique langue d'instruction du Québec. McGill est exclue de cette mesure en vertu de son statut privilégié d'institution d'enseignement supérieur.

**2015** : Vivre McGill en Français est lancée - série de ressources pour permettre l'apprentissage du français sur le campus et encadrer les étudiants francophones.

# Étudier en anglais comme francophone

Travestir sa francophonie.

**N**ous n'étudierons plus en anglais. Voilà où, après trois années à suivre des cours dans la prestigieuse université qu'est la nôtre, nos pensées s'arrêtent lorsqu'il s'agit d'envisager la suite. Que ce soit pour la maîtrise ou pour se lancer dans le monde professionnel, il est certain (ou presque) que nous chercherons désormais un environnement qui fait place à notre langue maternelle. Malgré tous les efforts que McGill puisse entreprendre afin de valoriser la langue française, choisir une université anglophone en tant que francophone nous apparaît aujourd'hui comme un travestissement d'une part intégrale de notre identité. Nous sommes avant tout francophones, et nous espérons ne pas l'oublier.

## L'expérience d'une française à McGill

**Éloïse :** Venue de France comme un bon nombre de mes compatriotes afin de profiter d'une expérience internationale et d'une certaine renommée universitaire, j'ai laissé derrière moi ma langue maternelle lors de mes heures de cours. J'avais en effet décidé d'étudier à McGill car elle me permettait à la fois de conserver mon français en dehors de l'enceinte de l'université, ainsi que de remettre mes devoirs dans la langue qui me chantait (comprendre en français ou en anglais).

Finalement, la langue, avant même les frais universitaires — les universités hollandaises, plus abordables pour les Européens, ayant également été dans mon viseur —, a été le facteur déterminant de mon choix d'établissement. J'y voyais l'opportunité de confirmer un niveau d'anglais universitaire tout en gardant un pied dans une communauté francophone qui m'est chère.

À l'instar des communautés latines ou chinoises qui peuplent Montréal, il me semble que le français ne m'a jamais tant paru agir comme un ciment entre les habitants, une marque de nos origines respectives mais aussi un sujet à débat brûlant. En effet, tant pour les questions de protection de la francophonie, que pour ceux qui s'aventurent à mettre le doigt sur la *bonne* façon de parler le français, la francophonie est un sujet qui exalte le Québec et qui me paraît vivre à travers tout un chacun, bien davantage encore que dans la France que j'ai quittée depuis maintenant quelques années.



Seulement, aussi reconnaissante que je puisse être d'étudier ici et de pouvoir y pratiquer mon anglais, chaque conférence à laquelle j'assiste ou chaque publication scientifique que j'ai à lire m'apparaît comme un effort me distançant jour après jour d'un plaisir que j'avais jadis à étudier. Je

d'affirmer que pour une majorité d'entre nous, le français est un pilier identitaire indéniable.

Ayant grandi dans une famille francophone où j'ai toujours parlé le français à la maison, le choix d'une université anglophone en a surpris

blic dans cette langue, je ne ressens plus la même angoisse qu'autrefois à la simple pensée de devoir m'exprimer en anglais.

Pourtant, aujourd'hui, c'est un tout autre sentiment qui m'habite quand je pense à l'anglais : celui

**« L'anglais a certes ouvert mon horizon, multiplié mes chances et renforcé ma confiance. Mais en même temps, il a créé une distance insidieuse avec mon français natal, me laissant cette impression étrange de naviguer entre deux mondes sans totalement appartenir ni à l'un ni à l'autre »**

Jeanne, étudiante à McGill

ne sais pas entièrement quelle est l'origine de ce sentiment, s'il repose sur la frustration de ne pas pouvoir m'exprimer et élaborer ma pensée avec la même facilité qu'en français, sur la manière de réfléchir et d'enseigner, inévitablement influencée par la langue, ou encore sur le simple manque du plaisir de lire et d'entendre ma langue. Je sais néanmoins que ce sentiment est loin de m'être propre.

## Et les Québécois?

**Jeanne :** Je ne prétends en rien parler au nom de tous les Québécois, mais je crois juste

plus d'un. Certains amis de mes parents l'ont même perçu comme une insulte à mes racines francophones, estimant ce choix comme une forme de trahison, voire un quasi-blaspème, réaction largement plus dramatique qu'elle n'aurait dû l'être.

En toute franchise, choisir d'étudier en anglais était avant tout un choix pratique. J'en avais marre qu'on ridiculise mon accent, et je me disais que l'immersion dans un milieu anglophone serait la meilleure stratégie pour ne plus me sentir limitée. Après quelques années à remettre mes travaux en anglais, à me mettre au défi de prendre la parole en pu-

d'un certain détachement de ma langue natale.

Le paradoxe de la francophonie québécoise, c'est d'évoluer dans un environnement où le bilinguisme est omniprésent, mais continuellement critiqué de part et d'autre. Comme francophone, c'est dès l'enfance qu'on nous apprend que notre langue est fragile, qu'il faut la défendre, qu'il faut surveiller l'utilisation d'anglicismes et qu'il faut résister à l'attrait du bilinguisme. Pourtant, parler anglais est un atout, voire une nécessité, dans de nombreux domaines professionnels, et il est difficile d'ignorer la pression qui

nous pousse à maîtriser cette langue pour réussir. On est en quelque sorte tiraillé entre notre langue maternelle et l'anglais, cette langue qui représente souvent une ouverture vers un monde d'opportunités académiques et professionnelles autrement inaccessibles. Que ce soit pour travailler à l'étranger, poursuivre des études supérieures à l'international ou simplement élargir son réseau, l'anglais nous est présenté comme la clé du succès.

J'ai senti que l'anglais prenait peut-être une place trop grande dans ma vie lorsqu'une dame nous a interpellés dans la rue, un ami et moi, pendant que nous discutons en *français*. Nous parlions comme nous avons l'habitude de le faire, dans une langue hybride qui me semble propre à Montréal. Cette dame, bien que plaignarde et quelque peu effrontée, complètement désemparée par le fait que nous parlions un français tant influencé par l'anglais, tenait une part de vérité : notre langue évolue, et avec elle, notre manière de nous exprimer, mais à quel prix? Cette interaction m'a fait prendre conscience que, sans m'en rendre compte, je m'éloignais peut-être de cette langue que j'avais pourtant toujours considérée comme acquise.

Bien que je chérisse ce *français* si propre à mon identité, j'ai parfois l'impression d'être coincée entre deux réalités. L'anglais a certes ouvert mon horizon, multiplié mes chances et renforcé ma confiance. Mais en même temps, il a créé une distance insidieuse avec mon français natal, me laissant cette impression étrange de naviguer entre deux mondes sans totalement appartenir ni à l'un ni à l'autre.

## Retrouver sa langue

Que l'on soit Français, Québécois ou francophone d'ailleurs, il arrive un moment où l'on se rend compte que notre rapport à la langue s'étend au-delà de l'utile. C'est une part de nous, une façon de penser et d'exister. Après ces années, nous savons maintenant que nous n'étudierons plus en anglais, et qu'il nous faut désormais renouer pleinement avec le français pour nous retrouver. ☹

**JEANNE MARENGÈRE**  
Éditrice Opinion

**ÉLOÏSE SCHLACHET**  
Contributrice

Cette semaine, *Le Délit* vous présente le fruit de la troisième édition de son projet collaboratif avec le Centre d'enseignement du français à McGill (CEF). Dans le cadre du cours « FRSL 449 – Le français des médias », les étudiant·e·s en apprentissage du français comme langue seconde ont été invité·e·s à soumettre des chroniques au sein de la section Bien-être. Les textes ont en commun d'explorer les thèmes de la santé physique et mentale, ainsi que ce qui influence leur quotidien en tant qu'étudiant·e·s à McGill. Ces textes, préalablement révisés dans un contexte de cours par la professeure Élisabeth Veilleux, ont par la suite été sélectionnés pour être publiés dans *Le Délit*. Nous vous présentons notre sélection des deux chroniques qui nous ont le plus marqué.

## Une page par jour

**V**ous rappelez-vous de ce que vous avez fait le 1er janvier 2020? Pour beaucoup, ce jour marquait le début d'une nouvelle décennie. Mais, pour moi, il signifiait encore plus. En effet, ce fut le jour où j'ai écrit la première page de mon journal intime. Je voulais ancrer l'occasion spéciale du commencement des années 2020, alors je me suis emparée d'un stylo pour noter ce que j'ai fait ce 1er janvier. Je me disais qu'une ou plusieurs années plus tard je pourrais ainsi relire la page et me rappeler ce point important de mon adolescence. Aujourd'hui, j'ai 12 journaux remplis, soit plus de 2 000 pages couvertes de mes pensées et aventures! Curieusement, au fil du temps, mon objectif d'écriture a évolué d'une simple description de ma journée à une réelle réflexion. Mon journal est devenu une manière de me libérer à la fin de chaque longue journée.

L'idée d'écrire dans un journal intime évoque souvent le stéréotype d'une petite fille rêvant de son amoureux. Pourtant, en tant qu'être humain, chacun·e est capable de ressentir des émotions fortes et puissantes. Nous portons indéniablement des pensées plus lourdes et compliquées que toute autre espèce. Ainsi, avoir un endroit sécurisé pour déposer ce poids est indispensable et, selon James Pennebaker – chercheur et psychologue renommé – la page blanche d'un journal intime est un lieu parfait pour démêler nos sentiments.

À l'instar du psychologue Daryl Bem, je suis d'avis que nous en apprenons beaucoup sur nous-mêmes en observant nos propres actions, émotions et décisions. Cet apprentissage contribue à un gain de connaissance de soi-même qui peut affecter profondément

notre vie. Connaître ses valeurs personnelles mène à être plus efficace au travail, dans les relations interpersonnelles et dans les projets créatifs. Ainsi, en comprenant mieux nos procédés cognitifs, nous devenons plus investi·e·s de manière positive et constructive dans notre vie quotidienne.

En tant qu'étudiante, prendre un peu de temps chaque jour pour noter mes expériences et pensées m'aide surtout à gérer mon stress. Pendant la semaine, le travail s'accumule et, comme vous tous·tes, je sens de temps en temps qu'un devoir est impossible à compléter. Or, dès que je remplis une autre page dans mon journal, j'ai une impression de contrôle et une nouvelle perspective sur ce qui se passe dans ma vie. D'ailleurs, cette impression n'existe pas seulement dans ma tête. En effet, d'après le psychologue David



Lieberman, l'activité dans notre complexe amygdalien (région de notre cerveau associée aux sentiments comme la peur et l'inquiétude) se calme lorsqu'on écrit dans un journal. Si nous ne prenons pas le temps de reconnaître notre stress et nos sentiments troublants, ils risquent de sortir par la porte et de revenir par la fenêtre!

Pour conclure, tenir un journal comme étudiant·e est un acte

simple pour chacun, mais s'avère extrêmement puissant. À travers les mots écrits, on démêle nos sentiments, on apprend à mieux se connaître, on gère notre stress et, en somme, on garde une trace de notre développement personnel. Alors, qu'attendez-vous pour vous jeter à l'encre? Allez chercher un stylo et du papier et voyez ce que vous pouvez apprendre sur vous-mêmes! ☺

JADE THOMAS  
Contributrice

## Une soirée ciné : À vivre une fois par semaine

**C**ela fait maintenant un an que je dédie mes mardis soirs aux sorties cinéma.

L'idée d'aller regarder un film sur grand écran n'est pas révolutionnaire. Nous avons toutes et tous déjà passé des soirées au cinéma. Peut-être entre amis pour profiter d'un programme double de *Barbenheimer* ou lors d'un premier rendez-vous en allant voir *Challengers*. Depuis mon arrivée à McGill, j'ai vu plus de 30 films. Plusieurs m'ont impressionnée, certains m'ont émue aux larmes, d'autres m'ont déçue. Pourtant, ce n'est pas (juste) parce que je suis cinéphile que j'y vais autant. Pour moi, ces soirées sont devenues plus que de simples moments de divertissement : elles sont devenues une manière de stabiliser ma santé mentale en m'offrant un moyen de déstresser et de faire partie d'une communauté.

En octobre dernier, alors que je venais de commencer ma deu-

xième année à McGill, j'ai vécu une période de stress intense. Je naviguais à travers de multiples sources d'angoisses : les notes, les amitiés et mon avenir en général. À l'époque, je me suis retrouvée complètement bloquée par ce stress quotidien. Je ne suis néanmoins pas la seule à vivre de telles périodes : selon une étude réalisée par l'Université de Sherbrooke, environ 40% des étudiants universitaires ont des sentiments d'angoisse et de solitude plus élevés qu'avant d'arriver à université. De plus, cette statistique augmente chaque année.

Un jour, après avoir appris que les billets ne coûtaient que 8\$ le mardi, une amie m'a proposé d'aller regarder le film *Past Lives* au Cinéma du Parc. Je me souviens à quel point le film m'avait captivée et la sensation d'être apaisée que j'ai éprouvée après la séance. Je me suis sentie libérée du stress et de l'anxiété de ma journée.

La semaine suivante, j'ai donc proposé à mon amie d'y retourner. C'est ainsi qu'aller au cinéma est devenu une nouvelle habitude. Durant les mois suivants, on a découvert une nouvelle communauté : celle des habitués du Cinéma du Parc. Pendant l'entracte de *The Brutalist*, réalisé par Brady Corbet, on a par exemple rencontré des étudiants de l'Université de Montréal, avec qui on a pu sympathiser et discuter du film. C'est avec eux que j'ai pu, la semaine suivante, débattre

du film *Queer* sur le chemin du retour du cinéma. Ainsi, c'est à travers ces courtes – mais passionnantes – discussions inspirées par les films, que j'ai ressenti ce sentiment de communauté, et que nous en sommes devenues des membres.

Aujourd'hui, avoir cette pause de stress et voir ce groupe régulièrement m'aide à éviter de rester bloquée dans des situations de stress et d'anxiété interminables, comme je le faisais quelques mois

plus tôt. Je ne souhaite pas donner l'impression qu'aller au cinéma est la solution pour vaincre tous les sentiments de solitude et de stress en tant qu'étudiante. À mon avis, cette échappatoire et ce sentiment de communauté que le Cinéma du Parc m'apporte peut se retrouver dans n'importe quel passe-temps. Alors je t'encourage, toi aussi, à trouver ton Cinéma du Parc! ☺

CHARLOTTE LIVINGSTON  
Contributrice



# Le Ramadan : un mois de foi et de communauté

Démystifier le ramadan à travers le point de vue étudiant.

La semaine de la francophonie célèbre la culture, le savoir et le partage. Le français, en tant que langue, est gage d'unité à l'international. Pour certains, comme les musulmans francophones, la francophonie représente une facette importante de leur identité. Ceux-ci mélangent au quotidien langue, culture et religion. Cette double identité prend un sens particulier en période de Ramadan, un moment sacré pour les musulmans. Ce mois, qui a débuté le 1er mars, représente une opportunité pour les individus de rééquilibrer la foi dans leurs vies, et de prendre du temps pour eux. Pour certains, le Ramadan se résume au jeûne : ne pas manger ou boire (oui, même de l'eau) du lever du soleil (*sahur*) jusqu'au coucher du soleil (*maghrib*). Évidemment, le jeûne est un élément important de ce mois, mais plusieurs autres coutumes s'y ajoutent.

## Qu'est ce que le Ramadan?

Le Ramadan est le neuvième mois du calendrier islamique et est considéré comme l'un des mois les plus saints de l'année. Chaque année, la date de début du ramadan recule de 10 jours, donc en 2024, le mois spirituel a débuté le 10 mars. Ce décalage annuel crée donc une grande variation entre les heures de jeûnes en été ou en hiver. En été, le jeûne peut durer plus de 19h, tandis que cette année, le jeûne est d'environ 13h. C'est pour cela que vous entendez parfois dire que le Ramadan est plus « facile » en hiver ou au début du printemps, car les journées sont courtes et plus faciles à gérer avec le travail et l'école.

Le Ramadan est une occasion pour les musulmans de se concentrer sur leur foi, d'accomplir les cinq prières quotidiennes, de réfléchir profondément et de renforcer les liens au sein de la communauté. Il est également habituel pour les musulmans de se rendre à la mosquée chaque soir pendant le Ramadan pour prier le *Taraweeh*, une prière non obligatoire qui se déroule en fin de soirée et qui

jeûne ». Ces soupers regroupent quotidiennement des membres d'une famille, des amis, et même des voisins. *L'iftar* est un bon exemple de la dimension communautaire qui prévaut lors du Ramadan. L'entraide est également encouragée tout au long du mois, avec plusieurs initiatives organisées, souvent sous la forme d'*iftars*. Ces événements sont mis en place à des fins caritatives par des organisations afin de lever des fonds pour des causes nobles, ou par des associations étudiantes pour rassembler les étudiants qui passent le ramadan loin de leurs proches. Mais alors, comment détermine-t-on les échéances du mois saint? La date officielle de la fin du Ramadan est déterminée lors du premier aperçu du croissant lunaire, après 29 ou 30 jours dépendamment de l'année. Pour marquer la fin du mois de jeûne, les célébrations de l'*Eid al-Fitr*, commencent. Les célébrations traditionnelles incluent la prière à la mosquée, les retrouvailles familiales autour de pâtisseries et de café, ainsi que le port de beaux vêtements pour marquer la fin de ce mois.

## Chez les étudiants

*Le Délit* s'est entretenu avec deux étudiantes de McGill, Myriam et Maya, pour partager leurs expériences lors du Ramadan, leurs impressions sur les attentes de ce mois sacré, la relation avec la spiritualité et la conciliation de la foi et des obligations universitaires.

En évoquant la signification de ce mois, Maya le décrit comme une occasion de se détendre, de reconnecter avec sa foi et sa famille, et de continuer à travailler sur soi-même. Elle contraste aussi ce mois avec la dimension communautaire qu'il favorise, soulignant que, selon elle, « le Ramadan devient une affirmation silencieuse, mais puissante : celle de notre identité, de notre lien avec Dieu et de notre appartenance à une communauté qui, même dispersée, partage la même foi et les mêmes épreuves ».

## « L'iftar est un bon exemple de la dimension communautaire qui prévaut lors du ramadan »

réunit les croyants chaque nuit du mois. Lors d'une journée typique de jeûne, la tradition veut que ce dernier soit rompu avec des dattes lors de l'*iftar*, un terme en arabe qui signifie littéralement « rompre le

Il y a aussi la réalité de concilier les attentes de ce mois, tant sur le plan spirituel que religieux, avec les obligations professionnelles et scolaires. Les deux étudiantes reconnaissent que, en raison du jeûne, ce mois en-



TOSCANE RALAIMONGOI LE DÉLIT

traîne des périodes de fatigue, et elles soulignent qu'une bonne organisation est cruciale pour maintenir la réussite scolaire. Depuis plus de sept ans, le Ramadan coïncide avec les examens finaux, que ce soit au secondaire, au cégep ou à l'université, ce

où l'on respectait mon jeûne, en me permettant d'adapter mes horaires pour mieux équilibrer ramadan et travail ». Myriam abonde en ce sens, précisant qu'elle se sent beaucoup plus productive le matin, car, selon elle, « la gestion de l'énergie devient

vie étudiante. Pour Maya, l'essence du Ramadan reste avant tout dans l'intention : « Que ce soit à travers un simple message pour souhaiter un bon *iftar*, un appel à un proche qu'on n'a pas vu depuis longtemps, ou un repas improvisé avec des amis, ce qui

## « Que ce soit à travers un simple message pour souhaiter un bon iftar, un appel à un proche qu'on n'a pas vu depuis longtemps, ou un repas improvisé avec des amis, ce qui compte, c'est l'intention »

Maya, étudiante de McGill

qui représente une véritable épreuve pour les étudiants musulmans. Maya affirme : « Le Ramadan n'est pas une épreuve insurmontable ou incroyablement difficile, même en tant qu'étudiante. » Elle fait allusion aux autres obligations spirituelles du Ramadan, car, pour elle, « le vrai défi, c'est de se rapprocher de sa foi et de préserver une bonne intention dans ses paroles et ses actions, même dans les moments de fatigue ». Elle ajoute que, contrairement à ce que certains pourraient penser, elle a obtenu ses meilleurs résultats académiques pendant cette période,

essentielle : il faut optimiser les heures de productivité en fonction des moments où l'on se sent le plus en forme ».

La dimension communautaire du Ramadan est également bien connue. Les repas partagés, l'échange de pâtisseries avec les voisins, et d'autres gestes de solidarité sont autant d'images associées à ce mois sacré. Maya témoigne de la beauté de cet aspect communautaire, en soulignant son importance particulière dans un cadre familial : « Quand arrive le Ramadan, tout change. On réorganise nos journées, on fait un effort conscient pour se retrouver, cultiver notre religion, s'asseoir ensemble à la table de l'*iftar*, et partager un moment qui va bien au-delà du simple repas. » Elle évoque aussi le sentiment d'appartenance que ce mois lui procure au sein de sa communauté. En tant qu'étudiante, Maya souligne que l'idéal du Ramadan et la réalité peuvent parfois diverger, notamment en raison de la charge de travail et du rythme effréné de la

compte, c'est l'intention. » Myriam rejoint Maya sur ce point, car elle estime que la dimension communautaire du Ramadan est aussi importante que la foi elle-même. Selon elle, ce mois est crucial, car « nous nous soutenons dans notre cheminement spirituel en allant à la mosquée après les repas. De plus, se rassembler nous permet de recréer une ambiance conviviale qui nous rappelle nos villes natales et nos racines ».

Le Ramadan est un mois sacré, tant sur le plan spirituel que communautaire, pour les 5 % de Canadiens de confession musulmane. En tant qu'étudiant, il est essentiel de concilier ce mois de recueillement avec les exigences académiques et professionnelles. Il est donc évident qu'au fil des années et des expériences, les étudiants développent leurs propres stratégies pour vivre pleinement ce mois tout en respectant leurs obligations. Ramadan Mubarak à tous ceux qui le célèbrent! ☺

LAYLA LAMRANI  
Editrice Bien-être

# La barrière de la langue

## Quand participer est source d'anxiété.

ADÈLE DOAT

Éditrice Bien-être

Si il y a une chose dont j'ai toujours été fière pendant mes années de collègue et de lycée, c'est ma participation spontanée et régulière en cours. Telle Hermione Granger, à chaque question d'un professeur, je brandissais mon doigt le plus haut possible, parfois même incapable d'attendre d'être interrogée pour donner la bonne réponse. On ne peut pas dire que ce soit encore le cas dans mes cours à McGill. Désormais, la note de participation, au lieu d'être un bonus, est devenue un véritable frein à ma note finale. Que s'est-il donc passé? Je sais

chose de très intéressant à dire. » Chloé, également étudiante française, confie qu'elle avait « peur que les professeurs ne comprennent pas ce qu' [elle] dise, la forçant à répéter devant tout le monde, provoquant ainsi une situation gênante ». L'appréhension de la langue amplifie l'anxiété provoquée par la mise à nue volontaire lorsque l'on prend la parole en public. Chloé explique que la crainte de ne pas se faire comprendre « était aussi accompagnée d'une peur de dire quelque chose de faux ».

Une stratégie pour donner la réponse la plus claire possible, est de préparer ses phrases en

« L'appréhension de la langue amplifie l'anxiété provoquée par la mise à nue volontaire lorsque l'on prend la parole en public »

que j'ai beaucoup changé ces dernières années, mais je me sens aujourd'hui bien plus sociable que je ne l'étais auparavant. Le niveau d'excellence à McGill m'intimiderait-il au point de me faire renoncer à prendre la parole en public? À vrai dire, il me semble que le principal obstacle à ma participation est la barrière de la langue.

Et si on ne comprenait pas ce que je disais? Ou que mon accent était si ridicule que l'on se moque de moi? Pour ne pas prendre de risque, mieux vaut ne pas prendre la parole, de toute façon un anglophone saura exprimer mon idée bien mieux que je ne pourrais jamais le faire. Voilà le raisonnement derrière mon silence auto-imposé. En discutant avec des étudiants francophones, je me suis vite rendue compte que je n'étais pas la seule à avoir ce sentiment.

### Syndrome de l'imposteur

« C'est un peu mon échec de McGill de ne pas réussir à participer », admet Zoé, étudiante française à McGill. Selon elle, sa réticence à prendre la parole en anglais a déjà influencé sa note de participation : « En première année, je n'osais jamais m'exprimer en conférence. » Elle décrit avoir ressenti le syndrome de l'imposteur : « ce n'était pas que l'anglais, mais aussi le fait d'être plus timide et d'avoir l'impression que je n'avais pas quelque

anglais à l'avance dans sa tête, mais cela prend parfois du temps. Selon Zoé, son incapacité à participer n'était pas due à l'appréhension des moqueries que pourraient susciter son accent, mais au manque de temps pour comprendre les questions et y réfléchir : « Je ne levais pas la main assez vite. Le temps que je trouve l'information dans mes notes et que je sache quoi dire, il était déjà trop tard. » Pour Maïa, étudiante luxembourgeoise, l'accent non plus n'est pas un obstacle : « c'est quand même un environnement où l'anglais n'est pas la première langue de beaucoup de personnes et je n'ai donc pas peur de me faire juger. » Néanmoins, elle admet que le manque de maîtrise de la langue limite sa participation, car cela l'empêche de trouver les mots pour exprimer ses pensées clairement et la fait bégayer. Ainsi, comme en témoigne Maïa, la note de participation pour une francophone est « un défi et n'est pas un A facile ».

### En tête-à-tête

Au-delà de la barrière de la langue, l'intimidation causée par un grand groupe contribue à renforcer la peur de prendre la parole lors des conférences ou dans un cours magistral en amphithéâtre. En présence de 400 élèves, ou d'une trentaine pour certaines conférences, il est difficile de se forcer à participer. Zoé est partie en échange



STU DORÉ | LE DÉLIT

à Édimbourg le semestre dernier, ce qui lui a permis de se débloquent. « On était dans de beaucoup plus petits groupes et j'ai davantage pris la parole en public. J'ai dû faire pas mal de présentations et des travaux de groupe », raconte-t-elle. Ainsi, réduire l'effectif des conférences et des classes pourrait faciliter la participation des élèves non-anglophones à McGill.

Une autre manière de participer est de se rendre aux heures de bureau des professeurs pour leur poser des questions seul à seul ou soumettre ses idées dans un contexte plus privé. Gabrielle, étudiante québécoise, a l'habitude d'aller voir le professeur à la fin du cours pour compenser son manque de participation et qu'il se souvienne mieux d'elle. Zoé, quant à elle, n'a aucun problème à rencontrer individuellement les professeurs ou les auxiliaires d'enseignement (TA). Néanmoins, elle exprime sa frustration de ne pas toujours réussir à retranscrire ce qu'elle veut dire en anglais quand ses idées ne sont déjà pas claires dans son esprit. C'est pourquoi, « quand les TA et les professeurs sont francophones, je suis moins anxieuse d'aller les voir, et je suis

rencontres avec les professeurs, elle prend davantage confiance en elle et est plus à l'aise à s'exprimer en anglais.

Une chose est sûre, cela ne fait que s'améliorer avec le temps, bien qu'on ait tous besoin de différents temps d'adaptation. Si en première année Zoé connaissait le syndrome de l'imposteur, alors qu'elle s'apprête à graduer, elle se sent pleinement appartenir à la communauté mcgilloise. D'ailleurs, elle s'est rendu compte que souvent dans les conférences, les étudiants prennent la parole pour ne pas dire grand chose, mais obtiennent quand même leurs points de participation. Il n'y a donc rien à perdre à essayer, mais au contraire tout à gagner.

« J'ai toujours essayé de me faire violence pour surmonter ma peur », affirme Chloé. Elle explique qu'aujourd'hui, elle a pris confiance en son niveau académique et se sent beaucoup plus à l'aise avec l'anglais, notamment grâce à la pratique de la langue dans des contextes informels. Habitant avec des colocataires américaines et canadiennes depuis deux ans, je m'identifie à son vécu. Zoé souligne par exemple l'aide que lui ont apporté les expériences qu'elle a eues en dehors des cours en tant que bénévole à la Radio CKUT et à Model UN pour améliorer son anglais parlé.

Ces dernières années, certains cours ont lancé de nouvelles initiatives pour faciliter l'intégration des élèves francophones à l'enseignement en anglais à McGill.

plus à l'aise, car je peux leur parler en français ».

J'ai toujours trouvé les rencontres individuelles avec les professeurs encore plus anxiogènes qu'une salle de classe et j'ai toujours été terrorisée à

« J'ai toujours essayé de me faire violence pour surmonter ma peur »

Chloé, étudiante française à McGill

l'idée de me rendre aux heures de bureau de mes professeurs. Maïa partage la même crainte et en attribue la responsabilité à sa timidité. Elle remarque toutefois qu'« il y a beaucoup de professeurs dont l'anglais n'est pas la première langue », il n'y a donc pas de honte à avoir un accent prononcé.

### Prendre confiance

Ayant conscience de l'irrationalité de sa peur, Gabrielle reconnaît tout de même qu'il lui faut « prendre son courage à deux mains pour y aller la première fois sachant que le premier contact est toujours le plus bizarre ». Au fur et à mesure de ses

Le cours d'introduction aux relations internationales en science politique (POLI 244) offrait par exemple une section en français enseignée par Vincent Pouliot. Chloé, qui a pris le cours lors de son premier semestre à McGill, en souligne les avantages : « le fait de prendre un cours en français sur cinq m'a sûrement aidée à davantage concentrer mon attention sur la compréhension des quatre autres. Je pense que c'était vraiment une bonne initiative ». Il arrive aussi parfois que certaines conférences soient offertes en français, ce qui peut faciliter la participation en laissant le temps de s'adapter à l'anglais comme langue académique. ☺

## L'art de jouer avec la langue

ENTREVUE

Entretien avec l'auteur Francis Ouellette.

Pour cette édition spéciale de la Francophonie, en Culture, nous avons l'embarras du choix : la langue française, qu'elle soit parlée ici ou ailleurs, est à la source d'une panoplie d'œuvres littéraires, cinématographiques, picturales, musicales, etc. Tellement d'artistes de talent la manient, la renouvellent, l'enrichissent.

Au Québec, je ne vous apprend rien, notre rapport à la langue française en est un bien particulier, qui conjugue honte et fierté. On nous martèle sans cesse que nous nous devons de « préserver le français au Québec ». Mais de quel français parlons-nous? Celui, joué, de Michel Tremblay? Celui, institutionnel, de Molière? Un français « contaminé »? Devons-nous à tout prix nous méfier de la « menace » de l'anglais et éviter ce français imprégné d'anglicismes qui nous caractérise pourtant si bien? Comment peut-on parler de préservation de la langue sans vraiment savoir quelle langue nous nous évertuons à défendre?

Une chose est claire, la langue est au cœur de notre identité, et, inévitablement, la littérature devient le reflet de cette obsession linguistique : dans *Mélasse de fantaisie*, premier roman de Francis Ouellette, récipiendaire du Prix des collégiens en 2022, le français québécois devient pleinement littéraire. Francis propose un rapport décomplexé à la langue, dans une prose qui manie la langue de façon presque instinctive. Pas de distinctions cantonnées entre la narration et les dialogues, les registres s'entrelacent, dans une hybridité où la langue populaire devient matière littéraire.

Le 26 mars prochain, c'est l'histoire du personnage de Frigo, l'attachant sans-abri de *Mélasse de fantaisie*, qui nous sera racontée dans *Sirop de Poteau*, à paraître chez les éditions La Mèche. Pour l'occasion, j'ai eu le privilège de

« Francis propose un rapport décomplexé à la langue, dans une prose qui manie la langue de façon presque instinctive »



CAROLINE THIBAUT

rencontrer l'auteur, afin d'en apprendre plus sur son prochain roman, mais surtout pour discuter de littérature, de langue québécoise et de francophonie.

**Le Délit (LD) :** Ton premier roman, *Mélasse de fantaisie*, a été récompensé du Prix littéraire des collégiens. Qu'est-ce que cette reconnaissance signifie pour toi, et qu'est-ce que cela t'a appris sur la réception de ton œuvre par un lectorat plus jeune?

**Francis Ouellette (FO) :** C'est le meilleur prix qu'une œuvre litté-

raire peut espérer recevoir. Ce qui est génial avec ce prix-là, c'est que tu es en contact avec la prochaine génération de lecteurs, mais aussi potentiellement avec une prochaine génération d'auteurs. Tu es en contact avec ce qui va former la littérature de demain. [...] À chaque conférence que tu fais, à chaque classe que tu rencontres, il y a des germes d'idées qui s'installent dans les conversations. Je me rends compte, moi, que le troisième livre que je suis en train d'écrire est inspiré par plusieurs commentaires que j'ai reçus. Ça nourrit l'imaginaire.

C'est aussi la fréquentation avec les étudiants dans le contexte du prix des collégiens qui a fait que j'ai commencé à faire confiance à la possibilité que j'écrive un cycle qui se passe dans un même

« J'ai toujours trouvé que l'idée que quelque chose soit une histoire vraie ou inspiré d'une histoire vraie, ça peut brouiller les codes de la personne qui lit, qui regarde le film. Ça devient obsessif, un peu »

univers, avec les mêmes personnages, dans une espèce d'itération un peu involontaire de Michel Tremblay. Les chroniques du Centre-Sud, les chroniques du Faubourg à m'lasse! J'ai vraiment la possibilité de faire un cycle, avec la même langue, avec le même environnement, avec les mêmes personnages. J'ai envie de faire ça. Pourtant, c'est justement ce que j'essayais de contourner avec *Mélasse de fantaisie*. Je ne voulais pas être « coincé » ou cantonné à un seul style d'écriture. *Mélasse de fantaisie*, ce n'est pas mon style d'écriture en soi. C'est un exercice littéraire volontaire.

Je me rends compte en me promenant dans les cégeps que les gens ont peut-être envie de voir l'histoire d'autres personnages. Le monde veut en savoir plus sur Ti-criss, sur Frigo. Pour l'instant, j'ai *Sirop de poteau* qui sort dans deux semaines, que je préfère à *Mélasse de fantaisie*, en fait. J'ai eu du fun à l'écrire, celui-là. Je

« J'ai vraiment la possibilité de faire un cycle, avec la même langue, avec le même environnement, avec les mêmes personnages. J'ai envie de faire ça »

me suis permis d'aller dans de l'exploration littéraire plus poussée.

**LD :** Comment appréhendes-tu l'étiquette de l'autofiction associée à ton roman?

**FO :** Je la revendique. Autofiction en réalisme magique. J'ai toujours trouvé que l'idée que quelque chose soit une histoire vraie ou inspiré d'une histoire vraie, ça peut brouiller les codes de la personne qui lit, qui regarde le film. Ça devient obsessif, un peu. [...] Plus c'est farfelu, intense, violent et *trash*, plus c'est vrai. Là où il y a

de l'invention, c'est dans la structure littéraire, dans la manière dont l'espace-temps est vécu ou perçu. Je ne peux pas être un narrateur omniscient. Dans le cas de Frigo, c'est un personnage qui est un peu « métaconscient ». Il y a une forme de communication intradiégétique entre le personnage et moi.

**LD :** J'imagine aussi que le réalisme magique te permet justement plus de liberté créative.

**FO :** Ça me permet effectivement de pousser l'exploration formelle. Ça me permet aussi – d'où le titre – de m'appuyer sur une notion de fantaisie, qui laisse avoir une certaine forme de distance. Mais ça me permet aussi, moi, en tant que narrateur et en tant qu'individu qui partage ses histoires personnelles, de me cacher, de trouver une zone de recul où tout ça n'est pas non plus totalement épidermique.

Donc, j'ai toujours trouvé que le titre à lui tout seul évoque un peu cette espèce de bipolarité. La mélasse, c'est le réalisme, c'est le tangible, c'est le matériel. La fantaisie, c'est ce qui est déterré. Dans *Sirop de Poteau*, il y aura question d'endroits comme le fameux parc Belmont, qui était un centre d'attraction avant la Ronde, ou le Jardin des Merveilles, un jardin zoologique qui était au milieu du parc Lafontaine. À un moment donné, il y a un éléphant qui s'est sauvé sur la rue Dorchester. Ça va déjà dans l'espace du mythe un peu.

**LD :** Penses-tu que la littérature qui se déroule en ville, comme *Mélasse de fantaisie*, par exemple, c'est un mouvement littéraire en soi?

**FO :** Peut-être un peu, mais surtout sous la bannière de l'éditeur. Sébastien Dulude, qui est l'éditeur de La Mèche, a écrit *Amiante*. *Amiante*, c'est du néo-terroir. Il a publié et épaulé beaucoup de romans qui sont dans des quartiers urbains, qui fonctionnent un peu comme des villages. Donc, ça finit par être une espèce de roman de néo-terroir, à cause de l'appartenance à l'environnement, à la terre, qui est un milieu urbain. La terre façonne le personnage et les individus, mais aussi, en même temps, les traumatismes, les abus, les violences. Il y a assurément des romans publiés à La Mèche qui sont dans cette mouvance-là, une espèce de néo-terroir traumatique.

**LD :** Crois-tu que l'écriture du trauma peut permettre de guérir un peu, ou du moins, que c'est un exutoire pour le traumatisme?

**FO :** Selon mon point de vue, totalement. Mais ça dépend de comment tu perçois cet exercice-là. Moi, l'exercice, dans ce cas-ci, il n'était pas que littéraire, il était aussi psychologique. Je n'ai pas juste écrit mon histoire, j'y ai replongé. C'est comme une volonté de reprise, dans mon cas, de reprise de pouvoir par la réinvention de la réalité. C'est de reprendre



MARIE-PIER DEMERS

*partys*. Il y a assurément plus d'hommes victimes d'abus sexuels ou de viols que ce que les statistiques indiquent. Mais la culture patriarcale fait que l'homme autosuffisant trouve

glais décrié dans mon environnement est entré dans ma propre culture, pour moi, ce n'était pas un effet de colonisation, ça a juste été un élargissement de la pensée, un enrichissement de la

« Je pense que c'est mon thème obsessif, le déchirement identitaire. À toute échelle ; la crise identitaire du Québécois, la crise identitaire de l'individu né en milieu ouvrier et qui a eu accès à l'éducation, qui n'appartient plus à rien, qui est deux en même temps, dans deux environnements »

son histoire personnelle, puis de l'envoyer là où on veut. Un mot qui me plaît beaucoup dans le féminisme, dans les autofictions féministes, souvent à caractère traumatique, c'est « empowerment », l'« empuissancement ». Je trouve ça beau « empuissancement ». Le mot est fort. C'est une reprise de pouvoir sur son destin, sur son histoire personnelle. [...] Mais c'est intéressant que ça soit si féminin. Quand les hommes font dans le registre de l'autofiction, il n'est pas traumatique.

**LD :** Il est plus ludique.

**FO :** Oui, il est plus ludique. On parle de mariage, on parle de consommation d'alcool, de

sa force intérieure pour se soigner et n'en parlera pas. C'est le vestiaire de hockey. Je n'osais pas croire que j'allais être un défricheur sur ce plan-là. Mais en écrivant *Mélasse de fantaisie*, je me rendais compte que pas beaucoup d'hommes l'avaient fait.

**LD :** Au Québec, certains défendent une approche plus puriste de la langue, d'autres prônent son adaptation aux réalités contemporaines, notamment face à l'influence de l'anglais. Où te positionnes-tu dans ce débat?

**FO :** [...] Je ne vois pas ça d'un mauvais œil, la mutation. C'est important, c'est nécessaire. À partir du moment où l'an-

glais décrié dans mon environnement est entré dans ma propre culture, pour moi, ce n'était pas un effet de colonisation, ça a juste été un élargissement de la pensée, un enrichissement de la

langue. Cette richesse polysémique, quand on la travaille bien, elle peut aller très loin. Souvent, on me dit que j'ai un point de vue modéré. Mais pour moi, ce n'est pas modéré du tout comme point de vue, bien au contraire. C'est nécessaire. Les mutations, dans un futur presque imminent, sont incontournables. Ce n'est pas quelque chose qu'on va pouvoir négocier. Ça va se faire malgré nous. D'emblée, si on considère que le territoire modifie la langue, cette mutation-là est inévitable et je pense qu'il faut l'épouser.

Je pense que c'est mon thème obsessif, le déchirement iden-

titaire. À toute échelle ; la crise identitaire du Québécois, la crise identitaire de l'individu né en milieu ouvrier et qui a eu accès à l'éducation, qui n'appartient plus à rien, qui est deux en même temps, dans deux environnements. La mixité entre la langue québécoise, la langue française, la mixité jusqu'au titre. Il y a une musicalité là-dedans. La musicalité du joul est très, très, très importante pour moi. La musicalité du joul, la trituration du langage. Je suis fasciné par toutes les formes d'expression du français qui ont été modifiées par leur environnement,

histoires ouvrières d'un milieu pauvre, des accents de grandes tragédies grecques, de grandes comédies de Molière.

**LD :** Faire du grand avec du petit.

**FO :** Exact.

**LD :** Tu publies *Sirop de poteau le 26 mars*, qui va raconter l'histoire du personnage de *Frigo*. Est-ce que tu peux nous en dire un peu plus sur ce deuxième roman?

**FO :** Même niveau de langue, mais qui va parler plus de réalisme magique. De base, *Sirop*

« Je veux être le porte-parole d'une seule chose : la fierté de cette langue-là. *That's it*. Qu'on puisse utiliser cette langue-là, l'ennoblir, la traiter avec respect. Autant les idiomes que les expressions »

la Louisiane, la Belgique [...] Quand on parle de la musicalité, il y a aussi la conviction profonde que la langue québécoise est une contribution d'une richesse inouïe à la francophonie. Et là-dedans, j'ajoute aussi les fameux sacres, qui sont d'une richesse rare. Ce n'est pas un appauvrissement de la langue. Comme dit Fred Pellerin – en ce qui me concerne, une autre influence involontaire – « ce n'est pas une pauvreté de langage, c'est une puissance de sentiments ». Moi j'ai du plaisir à jouer avec la québécité, la langue québécoise, le français international et littéraire.

**LD :** Quand tu écris, est-ce que tu parles à voix haute?

**FO :** Tout le temps, puis je me relis à voix haute aussi. Le slam et le hip-hop ont une influence aussi. Straight out du Faubourg à m'lasse. Le jazz aussi. Beaucoup, beaucoup. Donc oui, vraiment, je fais beaucoup ça, ce sont quasiment des monologues de théâtre. Et ce n'est pas l'influence de Tremblay, vraiment. Mon rapport avec Tremblay est super ambigu. Il est fabuleusement important, mais ce n'est pas de lui que je m'inspirais quand j'écrivais. Étrangement, il y a des inspirations chez Tremblay, mais pas celles qu'on devrait croire.

**LD :** Pas celles qui sautent aux yeux du moins.

**FO :** Non, exact. C'est plus le fait d'être dans un quartier, d'avoir sa langue, d'avoir les « petites gens ». C'est beaucoup plus, pour moi, c'est la construction d'un univers, mais aussi sa capacité [à Tremblay] à donner à des

de poteau était paru dans la revue *L'itinéraire*, sous forme de roman-feuilleton mensuel. Donc, cette version-là – je vais encore utiliser un mot en anglais ici – c'était une version *raw*, une version crue. C'est un exercice littéraire intéressant d'écrire tous les mois un chapitre. Après ça, je ne pensais pas que ça serait publié, vraiment pas. Je pensais que ça existerait juste au sein de *L'itinéraire*, et qu'on allait peut-être sortir un livre à même la revue pour que les camelots le vendent et fassent de l'argent avec. Et c'est en partie ce qui va se passer, parce que les camelots vont avoir le livre avec eux ; le *cash* leur revient.

**LD :** Peut-on lire *Sirop de poteau* sans avoir lu *Mélasse de fantaisie*?

**FO :** Je crois que oui. Je crois que le travail éditorial a fait en sorte qu'on se retrouve dans une zone où il existe par lui-même, mais on a aussi travaillé de sorte qu'en lisant *Sirop de poteau*, le monde va avoir envie d'aller lire *Mélasse de fantaisie*. J'essaie vraiment de m'enligner pour quelque chose qui ressemble à un cycle. Je veux être le porte-parole d'une seule chose : la fierté de cette langue-là. *That's it*. Qu'on puisse utiliser cette langue-là, l'ennoblir, la traiter avec respect. Autant les idiomes que les expressions. Une phrase comme « les bottines suivent les babines », c'est magnifique. Ces choses-là sont magnifiques. Elles ne doivent pas se perdre, mais elles peuvent faire partie d'une mutation. Elles peuvent rester. Elles *doivent* rester, en fait. ☺

BÉATRICE POIRIER-POULIOT  
Éditrice Culture

# Consommer local, aussi en musique

## Visibiliser la musique francophone grâce à MUSIQC.



**L**a guerre tarifaire des États-Unis a ravivé un discours déjà bien connu : l'importance de consommer local. Mais au-delà des produits manufacturés, cette nécessité s'étend aussi à la culture. Si la musique québécoise et francophone peine à exister sur les grandes plateformes de diffusion en continu, ce n'est pas faute de production, mais faute de visibilité. Marginalisée par des algorithmes qui favorisent l'anglais, reléguée à la périphérie des recommandations, elle se retrouve prisonnière d'un système qui ne la met pas en avant.

représente pourtant 23 % du Canada et dont la langue officielle est le français. Plus alarmant encore, la musique francophone québécoise récente ne représente que 2 % des écoutes totales. « Clairement, il y a un problème de proportion », souligne Charbonneau.

Ce n'est pas seulement un problème de chiffres, mais bien d'une érosion identitaire dont les conséquences dépassent largement le cadre strictement musical. L'OCCQ, branche de l'Institut de la statistique du

lors, comment agir concrètement pour favoriser la visibilité de cette musique qui porte en elle une part de notre identité collective?

### Le modèle MUSIQC

C'est en réponse à ces constats alarmants qu'est née MUSIQC, une initiative qui se distingue par son approche innovante. Contrairement à une plateforme de diffusion traditionnelle comme Spotify ou Apple Music, MUSIQC se définit comme un véritable « quartier général » de la musique francophone.

« L'idée, c'est de prendre la musique qui est déjà disponible en ligne, de la centraliser et de la remettre en circulation à travers des listes de lecture faites par des humains », m'explique Charbonneau. Elle précise : « Pour notre secteur, l'accessibilité à la musique, ce n'est pas un enjeu. Tout le monde met de la musique sur Spotify, tout le monde met de la musique sur YouTube. C'est impensable aujourd'hui qu'un artiste ne le fasse pas. La musique est déjà disponible. L'idée, c'est de recentraliser tous les contenus qui sont déjà disponibles, puis de les regrouper dans un lieu seul lieu central. »

Les propositions musicales y sont entièrement gratuites et ne requièrent aucun identifiant,

Et il semblerait que cette approche rencontre un écho favorable bien au-delà des frontières du Québec : « MUSIQC est déjà utilisé en ce moment dans 55 pays, dont la France, le Canada, les États-Unis et le Mexique, dans le top quatre. » Une preuve tangible que la musique francophone québécoise peut rayonner internationalement lorsqu'on lui donne les moyens de se faire entendre et apprécier.

L'adoption rapide de la plateforme dépasse même les attentes initiales de ses fondateurs : « On a eu une adoption très rapide de MUSIQC. On a même eu des écoles qui nous ont demandé de leur envoyer des posters, des trucs comme ça pour les faire circuler. » Les demandes ont été si nombreuses qu'ils ont dû mettre en place un formulaire pour les centraliser, signe indéniable que la plateforme répond à un besoin réel et pressant.

### Encourager la découvrabilité

« Les artistes québécois francophones ne sont pas mis en avant sur les grandes plateformes », m'explique Charbonneau. Sur Spotify et Apple Music, la majorité des recommandations des algorithmes favorisent les artistes anglophones, qui génèrent plus d'écoutes. Cette marginalisation n'est pas qu'une simple conséquence des préférences individuelles des auditeurs – elle est le fruit d'un déséquilibre

« Un projet qui ne se contente pas de dénoncer le problème, mais qui agit concrètement pour contrer, dans une démarche plus large de préservation linguistique et identitaire »

C'est précisément pour répondre à cette crise culturelle que MUSIQC a vu le jour. Espace numérique québécois, la plateforme agrège et met en valeur la musique francophone et instrumentale d'ici, tout en accueillant des artistes francophones d'ailleurs. Un projet qui ne se contente pas de dénoncer le problème, mais qui agit concrètement pour résoudre, dans une démarche plus large de préservation linguistique et identitaire.

J'ai eu la chance de m'entretenir avec Ariane Charbonneau, directrice de MUSIQC, qui m'a dressé un portrait sans complaisance de la situation actuelle de la musique francophone au Québec. Notre discussion a mis en lumière les défis existentiels auxquels fait face la musique d'ici – et les solutions audacieuses que propose MUSIQC pour y remédier.

### Une crise de visibilité

« Le premier constat, c'est que les Québécois n'écoutent pas leur propre musique », me lance d'emblée Ariane Charbonneau. Les chiffres qu'elle avance donnent le vertige : selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ), en 2023, seulement 5 % des 10 000 chansons les plus écoutées étaient de la musique francophone québécoise. Si l'on élargit le spectre pour inclure la musique francophone européenne, ce chiffre grimpe à peine à 8,5 % – un pourcentage dérisoire pour une population qui

Québec, dresse un portrait sans appel d'une musique francophone en voie de marginalisation sur son propre territoire – une sorte d'exil intérieur qui frappe de plein fouet les créateurs d'ici.

Ce premier constat s'accompagne d'un second, tout aussi préoccupant : la difficulté chronique pour les artistes québécois d'atteindre leur public. « La raison pour laquelle les gens ne consomment pas cette musique, c'est qu'ils ne la voient pas », m'explique-t-elle. « Les artistes, en fait, ne sont simplement pas mis en valeur, ils ne sont pas recommandés. [...] Puis on a beaucoup de recommandations d'algorithmes qui poussent plutôt des contenus anglophones. »

Un troisième constat vient s'ajouter aux deux premiers : le soi-disant « déclin de la langue française » au Québec. « Il y a eu un plan pour la langue française construit avec six ministères différents pour freiner l'érosion de la langue dans toutes les sphères de la société québécoise », me rappelle Charbonneau. Or, la musique représente un vecteur particulièrement puissant pour la préservation du français dans toutes les sphères de la société québécoise. « Même dans ce plan, on reconnaît l'importance de la musique comme un véhicule clé pour préserver notre langue », souligne-t-elle avec conviction. Dès

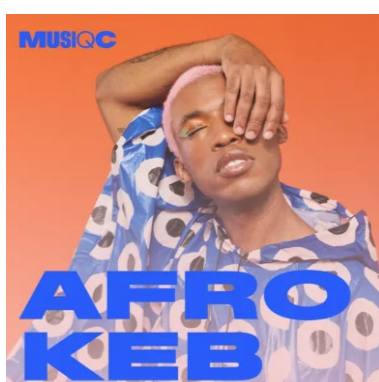
« La raison pour laquelle les gens ne consomment pas cette musique, c'est qu'ils ne la voient pas [...] Les artistes, en fait, ne sont simplement pas mis en valeur, ils ne sont pas recommandés »

Ariane Charbonneau

supprimant ainsi toutes les barrières qui freinent habituellement la découverte des artistes locaux. Le fonctionnement de la plateforme se veut simple mais redoutablement efficace : chaque jour, le site propose de nouvelles recommandations, renouvelant constamment l'offre musicale. « On est constamment dans la mise en valeur, constamment dans la recommandation. Quand tu visites le site, on te propose toujours une nouvelle liste de lecture, un nouveau programmeur. [...] Tu vas toujours trouver du contenu à découvrir », affirme Charbonneau.

structurel ancré dans les modèles de recommandations numériques. Les grandes plateformes fonctionnent avec des algorithmes optimisés pour maximiser l'engagement et les écoutes répétées. Or, la musique anglophone dominant le marché mondial, cela crée un cercle vicieux où la visibilité entraîne plus d'écoutes, qui entraînent à leur tour plus de visibilité – un système qui s'auto-alimente et laisse peu de place à la diversité culturelle et linguistique. ☹

BÉATRICE POIRIER-POULIOT  
Éditrice Culture



L'équipe de MUSIQC entend mesurer précisément l'impact de leur initiative sur la découvrabilité des artistes québécois : « Dans quelques mois, on va demander à des artistes de nous donner accès à leurs statistiques, puis voir s'ils ont eu des changements pré-12 février et post-12 février [date de lancement de MUSIQC, *ndlr*] », m'explique Ariane Charbonneau. Cette démarche permettra non seulement de quantifier l'impact réel de MUSIQC, mais aussi d'affiner leur stratégie pour maximiser leur influence positive sur l'écosystème musical québécois.

### Un manque de soutien institutionnel

Malgré son rôle crucial dans la préservation du français et de la culture québécoise, la musique francophone québécoise peine à obtenir un soutien adéquat des institutions censées la protéger. « Le ministère de la Culture finance déjà en partie la création et la production de la musique, mais le problème, c'est que cette musique n'est pas visible », ex-

plique Charbonneau, pointant du doigt un paradoxe flagrant : ce soutien, bien que nécessaire, ne répond pas à l'enjeu fondamental de la visibilité des œuvres produites.

Plus troublant encore, MUSIQC n'a pas reçu le soutien du ministère de la Culture et des Communications lors de son lancement – une décision qui semble aller à l'encontre même des objectifs affichés par le gouvernement en matière de promotion de la culture québécoise.

« Comme ça fait partie des priorités du gouvernement, le Québec a prolongé sa stratégie France-Québec pour la découvrabilité des contenus francophones. Bientôt, MUSIQC va être lancé en France, et on a déjà des partenaires là-bas », indique Charbonneau. « Je trouve ça très dommage de laisser tomber une association d'artistes qui fait clairement quelque chose de concret et qui n'est pas coûteux à optimiser. [...] Donc oui, le ministère fait ce qu'il peut, mais

je trouve qu'il y a encore beaucoup de place à l'amélioration, d'autant plus que la découvrabilité des contenus francophones est une priorité. »

### Un appel à la fierté musicale et à la cohérence culturelle

Pour Charbonneau, le message à retenir est d'une simplicité désarmante : « Soyons fiers de ce qu'on fait au Québec. On fait de la belle musique, on fait de la musique de qualité. [...] On encourage beaucoup la consommation locale de nos jours, mais ça doit aussi s'appliquer à la musique. »

MUSIQC représente bien plus qu'un simple projet de recommandation musicale. C'est une réponse directe à une crise culturelle et identitaire qui touche non seulement le Québec, mais aussi la francophonie dans son ensemble. Il ne s'agit pas seulement d'un projet professionnel, mais d'une véritable mission : « MUSIQC, pour moi, c'est juste une extension de mes valeurs. Je le porte sur mes épaules. »

Car, au fond, ce combat pour la visibilité de la musique francophone n'est pas qu'une question de préférence linguistique ou de fierté nationale : c'est la défense d'une diversité culturelle menacée par

l'uniformisation des goûts et des pratiques d'écoute. C'est l'affirmation que notre rapport à la musique, comme notre rapport à la langue, mérite d'être pensé, questionné et constamment réinventé. ☹

Tu veux te débarrasser d'un meuble cassé?

Tu cherches l'horaire des collectes dans ton coin?

On a une ressource pour t'aider!

montreal.ca/info-collectes

Le Plateau-Mont-Royal  
Montréal

# 10 chansons qui vous feront pleurer

Le nouveau concert de Pierre Lapointe.

**A**clamé par la critique à la suite des premières représentations de son plus récent album *Dix chansons démodées pour ceux qui ont le cœur abîmé*, Pierre Lapointe entame au Québec la tournée de son 15e album. J'ai eu l'immense privilège d'assister à la deuxième représentation de son spectacle le 15 février, à Mont-Tremblant.

*aimés*. Les pièces comme *Deux par deux rassemblés* ou *Au 27-100 rue des Partances* demeurent parmi les titres forts qu'il emportera avec lui de l'autre côté de l'océan pour agrandir sa renommée auprès des Français. Ce soir-là, à Mont-Tremblant, j'ai bravé la tempête jusqu'à la somptueuse église du lac Mercier, reconvertie en salle de spectacle, pour me laisser transporter par les paroles

percutant et émouvant. Pas très loin de sa trame narrative habituelle, le chanteur explore des thèmes qui lui sont chers – l'enfance, la mort et les relations amoureuses – qu'il réinvente d'une main de poète en nous amenant plus loin dans son univers.

### Que le spectacle commence...

Pierre Lapointe entame de grands pas théâtraux vers le public, immédiatement subjugué par son charisme naturel. Avec son premier morceau *Le secret*, il nous plonge au cœur de sa vie amoureuse sans pour autant révéler l'identité de sa nouvelle muse. Les paroles de sa chanson ne font que suggérer le mystérieux prétendant : « Mon cœur veut crier le nom de celui que j'aime, mais je ne lui en donne pas le droit. » Accompagnée de seulement un piano, sa voix résonne harmonieusement au son du duo de pianistes, composé de Amélie Fortin et Marie-Christine Poirier, à qui il dédiera, à la grande surprise du public, une pièce de leur spectacle qu'elles exécuteront sans préparation! Ce moment spontané fut tout simplement incroyable!

Les mots authenticité et intimité résumant à merveille le spectacle de près de deux heures. Pierre Lapointe renoue avec les influences classiques de la musique française qui ne l'ont jamais quitté pour présenter sur un ton nouveau les 10 chansons de son

nouvel album. Chaque pièce musicale renferme un tableau dépeignant un passage charnière de la vie de Pierre, mais à travers lequel chacun d'entre nous peut s'identifier. Le public se retrouve plongé au cœur de l'enfance, l'adolescence et même l'entrée dans l'âge adulte de l'artiste. Au fil de ses chansons, le chanteur de *La Forêt des mal-aimés* explore des thèmes éminemment personnels et profondément humains : la vieillesse, les blessures d'enfance, les remises en question douloureuses et la quête imparfaite du bonheur. Assister au spectacle de Pierre Lapointe est un véritable manège d'émotions.

atteinte d'Alzheimer de veiller à son chevet en émeut plus d'un parmi l'assemblée. Les larmes vous couleront, c'est certain.

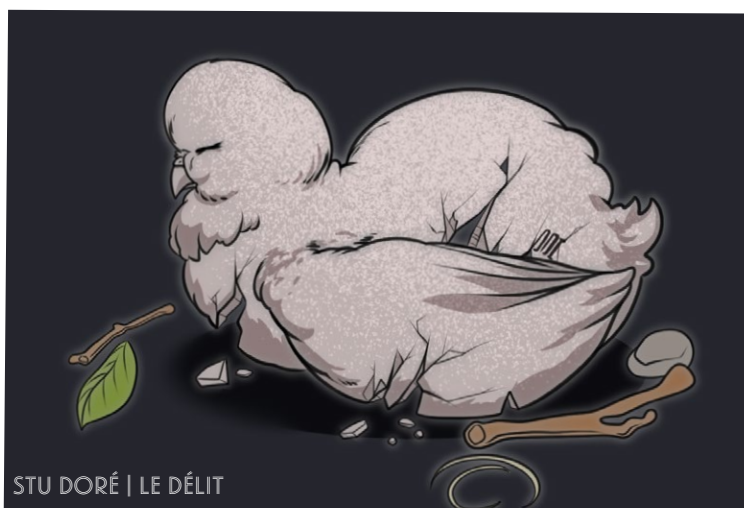
J'ai eu un faible tout particulier pour *Dans nos veines*, un morceau qui, selon Pierre, requiert presque un entraînement « sportif » afin de le livrer à la perfection. Il va sans dire que Pierre Lapointe nous démontre encore une fois le travail méticuleux qu'il fournit pour chaque prestation. De toute évidence, ce monument de la chanson québécoise réaffirme sa place en tant

« Chaque pièce musicale renferme un tableau dépeignant un passage charnière de la vie de Pierre, mais à travers lequel chacun d'entre nous peut s'identifier »

Comme il l'affirme à la blague à maintes reprises, il s'agit d'un de « nos doux moments de déprime ». Une chose demeure certaine, on ne se lasse guère de sa voix singulière et enveloppante, qui accompagne une poésie classique, mais assumée. Le clou du spectacle est sans aucun doute la pièce *Comme les pigeons d'argile*. La réalité chantée d'un fils promettant à sa mère

que génie du classicisme réinventé dans son nouveau spectacle *Dix chansons démodées pour ceux qui ont le cœur abîmé* présenté partout au Québec dès maintenant, et ce, jusqu'au 14 février 2026. Il sera de passage à Montréal le 13 et 14 juin 2025 au Théâtre du Nouveau Monde. ☹

GABRIELLE ROCHON  
Contributrice



Pierre Lapointe est une véritable icône de la musique québécoise, un monument que dis-je! L'artiste flamboyant, connu pour ses mélodies inspirées de la chanson classique française mêlées aux rythmes pop, a sous son chapeau 15 prix Félix et plus d'une dizaine d'albums certifiés disques d'or. À l'âge de 24 ans, Pierre Lapointe connaît son plus grand succès en écrivant *La Forêt des mal-*

mélancoliques de Pierre Lapointe, cette icône toujours au sommet de son art, de retour en force après une pause musicale bien méritée.

L'auteur-compositeur-interprète nous revient avec des paroles intimes accompagnées de mélodies épurées. Détonnant des accents excentriques ou « grandioses » de ses albums précédents, celui-ci est

# PLACE AU FRANÇAIS!

L'équipe partage ses recommandations littéraires francophones.

J'aime particulièrement les éditions Mémoire d'encrier, fondées à Montréal en 2003, qui réunissent auteurs de diverses origines. Leurs livres ont pour but de sensibiliser les lecteurs à l'histoire et aux inégalités. Si vous souhaitez découvrir des voix uniques et parvenir à apprécier le monde sous un regard différent, je ne peux que vous conseiller un de leurs livres!

Je recommande les livres de René Barjavel à celles et ceux qui ont envie de rêver pendant un moment. Impossible de ne pas être marqué par son livre *Ravage*, le plus connu, mais je recommande avant tout son livre *La Nuit des Temps*, un chef-d'œuvre qui fait aussi bien rire que pleurer. *Les chemins de Katmandou* est moins chargé en émotion, mais tout aussi agréable à la lecture!

Pierre Falardeau. Un vrai révolutionnaire. Son œuvre est le combat d'une vie – authentique, percutante, véritablement québécoise. Commencez par *Octobre* ou *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance* et n'arrêtez jamais!

J'ai découvert un de mes récits coups de cœur à travers le film d'animation *L'homme qui plantait des arbres* (basé sur la nouvelle de Jean Giono) du réalisateur québécois Frédéric Back. L'histoire est par elle-même vivante, et les dessins ainsi que la narration du film magnifient son message en plongeant le spectateur dans un univers poétique et bouleversant, où la nature reprend peu à peu ses droits grâce à la détermination et l'altruisme d'un homme. C'est un court métrage à voir plusieurs fois dans sa vie, pour sa douceur et son rappel franc de la fragilité de l'environnement et notre indissociabilité avec celui-ci.

J'aime la non-fiction d'Emmanuel Carrère, où les récits de vie se dévoilent dans leur crue réalité, chargés d'émotions puissantes. *D'autres vies que la mienne* est une mer déchaînée où la douleur du deuil se mêle à l'espoir. Dans *L'adversaire*, c'est une révélation psychanalytique, une plongée vertigineuse dans l'âme humaine. Mais il y a aussi la poésie, qui sculpte les mots comme des ornements délicats, suspendus dans le temps. Lisez Paul Éluard et Louis Aragon.

Je recommande vivement les pièces de théâtre de Yasmina Reza – *Conversations après un enterrement*, *La traversée de l'hiver* et *Art* ont de quoi plaire à tous les lecteurs. Reza parvient à construire de véritables drames, touchants et universels, à partir de sujets qui paraissent souvent banals au premier abord. Ses pièces vous feront rire et pleurer.

Yasmina Khadra, auteur algérien de renommée internationale et maintes fois primé, demeure pour moi l'un des meilleurs écrivains francophones. Il maîtrise l'art de décrire des réalités souvent ignorées ou incomprises avec une complexité et une profondeur rares. Ses œuvres, généralement ancrées dans des contextes musulmans, vont bien au-delà des stéréotypes et archétypes associés à l'image de l'arabe. Il dépeint des personnages d'une richesse, pris dans des dilemmes existentiels et des contradictions multiples. Ce qui m'impressionne toujours, c'est sa capacité à faire ressentir l'aliénation de façon aussi saisissante et vivante, plongeant le lecteur dans un questionnement qu'il ne peut oublier.

La bande dessinée est un média accessible qui réussit à communiquer aux tout petits comme aux plus vieux. J'aime particulièrement *Le petit astronaute* de Jean-Paul Eid. C'est un récit qui touche le cœur et qui vient chercher la beauté par la tristesse.

Je ne peux que soutenir ces propos. Si *Ce que le jour doit à la nuit*, le plus connu des romans de Yasmina Khadra, allie merveilleusement l'histoire de son protagoniste au contexte de la guerre d'Algérie, j'ai particulièrement aimé lire *L'Écrivain*. Dans cette autobiographie, l'auteur nous raconte son amour pour la langue française et la littérature, et narre le développement de son processus d'écriture au sein du cadre militaire rigide et disciplinaire qui l'a vu grandir.

Je trouve aussi que les bandes dessinées permettent d'explorer des sujets profonds, tout en gardant un élément visuel qui permet à nos cerveaux sursollicités de rester plongés dans des récits complexes. Un des classiques récents du genre est évidemment *Le monde sans fin* de Blain et Jancovici, qui offre une réflexion percutante sur le changement climatique. Je recommande aussi fortement *Shenzhen*, de Guy Delisle, une autobiographie visuelle savamment construite qui retrace la période de vie du Québécois dans cette ville chinoise bourdonnante, surprenante, et parfois incompréhensible.

Parce qu'à mes yeux, aucune oeuvre ne peut égaler la gigantesque fresque d'Émile Zola des *Rougon-Macquart*, je vous recommande en particulier le roman *Au Bonheur des Dames*. Le récit décrit la naissance des grands magasins en pleine révolution industrielle en France à une époque qui n'avait encore jamais connu la surconsommation. Se replonger dans les classiques demande un peu d'effort, mais cela vaut toujours le coup. Dans le même registre, et pour un format plus court, je suggère la lecture de la nouvelle *Boule de Suif* de Maupassant.

Entièrement d'accord! L'univers de la BD nous emmène dans des réalités à la fois visuelles et narratives qui marquent durablement. Dans cette même lignée, je recommande *J'y vais mais j'ai peur* de Clarisse Crémer. Ce récit graphique explore avec sincérité et passion le monde de la voile, un domaine où les femmes sont encore trop peu représentées. C'est une BD qui parle d'aventure, mais aussi d'engagement et de dépassement de soi, le tout raconté avec une authenticité qui résonne. Aussi, je recommanderai toujours les livres que j'ai pu lire petite, et qui se relisent encore et encore, bien plus tard dans la vie. Ce sont ces livres-là qui m'ont le plus marqués, parce que je les ai lus ou écoutés en livre audio des dizaines de fois, et les relire plus tard leur fait prendre un tout autre sens. Je ne pourrais jamais me lasser de la version audio de *Zazie dans le métro*, par Raymond Queneau. C'est cru, c'est vivant, c'est drôle, et on en apprend beaucoup plus en redécouvrant ça des années plus tard.